



© Michaël Manicacci

Cercle d'Études
et de Recherches Historiques
de

LUMIÈRE N°8

2015

Qui ne connaît pas le Passé n'est pas digne de l'Avenir

COMITÉ SCIENTIFIQUE

M. NEUVILLE Pierre
Docteur en Préhistoire

M. SICURANI Jean
Docteur en Préhistoire

Mme. GABRIELLI Evelyne
Professeur agrégée d'histoire à l'Université

M. VUILLAMIER Maxime
Doctorant en Histoire Médiévale

M. MAZET Sylvain
Docteur en Préhistoire

MEMBRES DU BUREAU

M. NEUVILLE Pierre
Président d'Honneur

Mme CLAVEAU Dominique
Secrétaire

M. COLETTI Robert
Président d'Honneur

M. SAVELLI André
Secrétaire - Adjoint

M. VUILLAMIER Maxime
Président

M. SAVELLI André
Trésorier

M. CASTA Dominique
Vice-Président

Mme. KAUFMANN-PAOLINI Aline
Trésorière - Adjointe

RESPONSABLE DES PUBLICATIONS

Mme. BRUNINI Baptistine

DE LECTURE &



Photo Andy Pisella

Chers lecteurs,

Nous voici réunis de nouveau afin de partager ce qui est essentiel pour nous, membres du C.E.R.H.L, LA MÉMOIRE.

Elle se décline dans ce bulletin n°8 sous quatre versions :

La mémoire personnelle, nous est offerte par notre président d'honneur, docteur en archéologie et ancien militaire, Pierre Neuville qui nous narre la libération de la Corse.

La mémoire populaire, traite, elle, du « Luminellu » et de la « Tumbera ».

La mémoire traditionnelle, nous dévoile les rituels autour des « Funerali ».

Et enfin la mémoire commune, nous enseigne sur les subtilités et les pièges de notre « lingua », lien précieux et codifié entre les hommes qui la pratique.

Un fil d'Ariane donc, tissé de solennités, de pratiques, de coutumes et de souvenirs qui a pour but de nous amener en un lieu très présent où le passé nous servira à construire l'avenir.

Qu'il me soit permis une nouvelle fois de remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué à ce nouvel opuscule, de vous souhaiter une bonne lecture et de vous donner rendez-vous au prochain numéro.

Maxime Vuillamier

Président du Cercle d'Études et de Recherches Historiques de Lumiu

Cari lettori

Eccu ci adduniti una volta di più per sparte in seme ciò chì hè impurtantissimu per noi, socii di u cerculu di studii è di ricerche storiche di Lumiu, a mimoria.

A vulemu sviluppà in st'ottesimu numaru sott'à quattru versione :

A mimoria persunale, chì ci hè offerta da u nostru presidente d'onore, duttore in archeologia è anzianu militare, Pierre Neuville chì ci conta a liberazione di a Corsica.

A mimoria popolare, tratta ella, di u Luminellu è di a Tumbera.

A mimoria tradizionale, ci mette à palesu i riti di i Funerali.

Infine a mimoria cumuna, ci insegna nant'à e finezze è e trappule di a nostra Lingua, ligame preziosu trà l'omi chì a praticughjanu.

Un filu d'Ariana tissutu dunque di sulennità, di pràtica, d'usu è di ricordii chì ci purterà in un locu assai prisente induve u passatu ci aiuterà à custruì u nostru avvene.

Ch'ellu mi sia parmessu torna oghje à ringrazià à tutti quelli chì anu cuntribuitu à questu librettu, di prigavvi una bella lettura è di davvi appuntamentu à u prossimu numaru.

Maxime Vuillamier

Presidente di u Cerculu di Studii è di Ricerche Storiche di Lumiu

- 4 **Préface**
Par Maxime Vuillamier
- 6 **Repères chronologiques**
- 8 **Préparation de la libération de la Corse**
Par Pierre Neuville
- 24 **Le bataillon de choc en Corse en 1943**
Par Pierre Neuville
- 34 **Lingua : un dite micca... ma dite**
Par Ghjuvan Natale Colonna
- 36 **Us et coutumes : Funerali tandu in Lumiu**
Par André PISELLA
- 40 **Luminellu**
Cf : Fiore è fiure éditions Colonna
Lily Figari
- 42 **M'arricordu**
Par André Savelli
- 44 **Objets du XX^e siècle**

PRÉFACE SOMMAIRE

PRÉHISTOIRE

6000 B. C., Néolithique ancien ; l'homme vit de collecte, de pêche, de chasse ; il pratique l'élevage (chèvres, moutons, porcs) balbutiement de l'agriculture. Il utilise des outils de pierre et des ustensiles de cuisine allant au feu.

Le Capu Bracaghju : bulletin n° 2

4000 B.C., Néolithique moyen,

Vestiges de surface : bulletin n° 1

Bilan de la recherche archéologique : bulletin n° 1

La vie à Lumio il y a 4000 ans : bulletin n° 3

Les cabanes néolithiques : bulletin n° 6

3000 B. C., Néolithique final, les hommes sont de plus en plus nombreux et développent l'agriculture.

Le village Néolithique de la Fuata : bulletin n° 1

L'éperon du Monte Ortu : bulletin n° 1

Fussatu : un gîte de rhyolite en position littorale : bulletin n° 2

2500 B. C., Chalcolithique.

2000 B. C., Âge du Bronze ; la société se hiérarchise ; villages fortifiés, castelli, torre, civilisation torrénne.

700 B. C., Âge du Fer ; l'activité au sein du village s'intensifie.

ANTIQUITÉ

600 B. C., Époque archaïque.

565 B. C., Fondation d'Alalia par les Phocéens.

540 B. C., Passage des Étrusques et Carthaginois.

259 B. C., Conquête et colonisation romaine : Pax Romana.

212 A. D., Antiquité tardive ; arrivée du Christianisme.

455 A. D., Début des invasions barbares avec les Vandales.

MOYEN ÂGE

500 A. D., Haut Moyen Âge.

545 A. D., Invasion des Ostrogoths.

562 A. D., Occupation byzantine.

725 A. D., La Corse conquise par les Lombards.

754 A. D., Promesse de donation de la Corse au Saint Siège par Pépin le Bref.

774 A. D., Donation de Charlemagne ; invasions sarrasines ponctuelles pendant deux siècles.

1000 A. D., Moyen Âge central,

La confrérie Saint-Antoine de Lumio : bulletin n° 1

Étude Toponymique préliminaire : Hydronymie : bulletin n° 2

Toponymie II : bulletin n° 3

Toponymie III : bulletin n° 5

A. D., Grégoire VII confie l'administration de la Corse à Pise : Pax Pisana.

Lumio : patrimoine religieux : bulletin n° 4

L'église San Pietro et San Paolo, à Lumio : bulletin n° 4

Cartographie des possessions de San Venerio : bulletin n° 6

1284 A. D., Occupation génoise.

1300 A. D., Bas Moyen Âge.

1358 A. D., Révolte populaire dite de Sambucucciu formation de la « terra di u cummunu ».

ÉPOQUE MODERNE

1500 A. D.,

Comment se nommait-on autrefois ? : bulletin n° 1

La tour de Caldanu : bulletin n° 2

Lumiu vue du ciel : bulletin n° 3

1729 A. D., Guerre d'Indépendance.

1736 A. D., Théodore de Neuhoff Roi de Corse.

1768 A. D., Traité de Versailles : Gênes vend la Corse à la France.

1769 A. D., défaite de Ponte Novu.

Patrimoine religieux IIe partie : bulletin n° 5

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

1789 A. D., Intégration à la France.

Église Ste Marie de Lumio : bulletin n° 4

L'endogamie balanine. IIIe partie : bulletin n° 4

Un laissez-passer : bulletin n° 5

1811 A. D., La Corse devient un département français.

Le Pastoralisme : bulletin n° 1

Fra Felice : étude d'un acte de naissance : bulletin n° 7

1852 A. D., Rattachement de la commune d'Occi à Lumiu

Occi : Volonté politique de suppression et volonté associative de reconstruction : bulletin n° 3

« Mariage, comment c'était à Lumio » (et en Balagne) aux XIX^e et XX^e siècles ? : bulletin n° 3

Commerces et artisanats à Lumio du début du XX^e siècle à nos jours : bulletin n° 4

Une histoire de la pierre à Lumio : bulletin n° 5

Ethnologie : un objet du passé U Luminellu : bulletin n° 6

Ethnologie : L'incarcatàppu : bulletin n° 7

L'orgue : bulletin n° 7

1914 A. D., Première Guerre Mondiale.

Une journée à l'école : bulletin n° 1

Éléments de démographie 1900 – 1950 : bulletin n° 2

Un mariage à Lumio fin XIX^e début du XX^e siècle : bulletin n° 2

La communion à Lumio autrefois : bulletin n° 3

Hommage au chanoine Alberti : bulletin n° 4

Hommage à l'abbé Agostini : bulletin n° 5

Une personnalité marquante du village : Ghjuvan' luca le vannier « O ZI » : bulletin n° 5

Ghjuvan'Luca-le vannier « O ZI » (fin) : bulletin n° 6

Funerali tandu in Lumiu : bulletin n° 8

M'arricordu, oghje tumbemu u porcu : bulletin n° 8

Curiosités du XX^e siècle : bulletin n° 8

1940 A. D., Deuxième Guerre Mondiale.

1943 A. D., Libération de la Corse.

Préparation de la libération de la Corse : bulletin n° 8

Le bataillon de choc en Corse en 1943 : bulletin n° 8

1944 A. D.,

Le calvaire d'un jeune corse : bulletin n° 6

Si n'hè andata : bulletin n° 6

A memoria : bulletin n° 6

A Filetta : bulletin n° 7

La mandoline : bulletin n° 7

1973 A. D., È fanghè rosse, les boues rouges

1981 A. D., Réouverture de l'Université de Corse

« Pasquale Paoli »

Un dite micca... ma dite : bulletin n° 8

Luminellu : bulletin n° 8

2007 A. D., Bicentenaire de la mort de

Pasquale Paoli.

2008 A. D., Élections municipales à Lumiu



© Andy Pissella

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission «Pearl-Harbor»

● PAR PIERRE NEUVILLE
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
DOCTEUR EN PRÉHISTOIRE

Introduction

Lorsque l'on évoque la libération de la Corse, l'on a pris l'habitude de mettre en avant le soulèvement spontané de son peuple sous l'impulsion du « Front National », important mouvement constitué par un parti politique, membre de la III^e Internationale, très désireux de s'emparer du pouvoir; parti qui dut se réfugier dans la clandestinité après avoir été déclaré illégal par le gouvernement français dès le 26 septembre 1939, peu après la conclusion du pacte germano-soviétique ayant permis la déclaration de guerre par Hitler à la Pologne, et par là même le déclenchement du tragique conflit mondial que l'on connaît. Parti qui évidemment, fidèle à son idéologie, se vit contraint, dès l'entrée en guerre de l'Allemagne contre l'U.R.S.S en juin 1941, de réapparaître au grand jour en créant une organisation paramilitaire, « les Francs Tireurs et Partisans », (F.T.P) pour prendre part enfin à la résistance contre les occupants. Un peu plus tard, il y rajouta le qualificatif de « Français », pour en faire les F.T.P.F, ceci afin d'atténuer le caractère politique international de l'organisation et élargir son recrutement. Curieusement, en Corse, le même mouvement tint à prendre l'appellation de « Front National » comme s'il avait voulu se réserver le monopole de l'action ? C'est une question que l'on peut se poser ...

Par contre on passe, généralement, très vite sur l'importance de l'aide extérieure qui fut apportée, aux divers mouvements structurés dans ce but, notamment par le gouvernement provisoire d'Alger ainsi que ses alliés. Au total, quatre missions secrètes ayant mis en œuvre dix neuf agents spéciaux, dont faisaient partie onze corses, furent déposées par trois sous-marins qui touchèrent l'île onze fois. Deux étaient britanniques, le HMS Tribune qui n'intervint qu'une fois, le HMS Saracem, trois fois et le Casabianca, français, échappé du sabordage de Toulon, sept fois mais qui assura au total une vingtaine d'interventions, en dix mois seulement, à destination de la métropole et de l'île, à partir de L'Algérie. Outre l'acheminement de l'une de ces missions, ce dernier transporta sur celle-là plus de quarante tonnes d'armes et de munitions. Avec les parachutages clandestins en provenance d'Afrique du Nord, ce furent plus de trois cent tonnes de matériel mises à la disposition des dix mille maquisards recensés en août 1943. Il faudrait y ajouter quelques autres cent tonnes qui auraient été débarquées à Saint-Florent par un voilier et cachées dans des tombes du cimetière, si l'on accepte la déclaration du responsable du mouvement « Combat », faite à Scamaroni chef du réseau « R2 Corse », en son temps, mais dont la vérification, me semble-t-il, ne fut jamais entreprise.

Il faut savoir que ces quatre missions recrutées à base de Corses payèrent un lourd tribut, soit 64% de leurs agents. Huit d'entre eux furent capturés par l'O.V.R.A Italienne et quatre portés disparus. Parmi les prisonniers cinq furent fusillés, un se suicida (Scamaroni) et deux, déportés en Italie, périrent sous

un bombardement de l'US Air Forces. Seule la mission du capitaine de gendarmerie Paulin Colonna d'Istria, alias « Cesari », la dernière acheminée, put accomplir son travail jusqu'au bout. Les autres furent démantelées en moins de trois mois. A ce sujet, l'on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec l'arrestation de Jean Moulin, le 1er juin de cette même année, sur le continent. Il faut reconnaître que l'O.V.R.A eut la tâche facilitée par plus de quatre-vingt mille militaires occupant le pays, logés jusque dans les plus petits villages par manque de place dans les quelques casernements existants. Par ailleurs, bien que la population fût très secrète par habitude, certaines bonnes âmes partisans de l'irréductible propagé par la propagande mussolinienne des années trente, firent parfois son jeu n'hésitant pas à pratiquer la délation. C'est ainsi que les tribunaux militaires d'exception furent conduits à prononcer après la libération, pour collaboration 171 mises en résidence forcée en Corse, 85 internements et 25 mises en résidence forcée en Afrique du Nord (Gambiez, Libération de la Corse, Hachette, 1973, page 265). Pour rendre un hommage mérité à tous ces agents ayant su prendre de très grands risques, il nous paraît opportun de rappeler le rôle joué par chacune de ces missions spéciales malgré les énormes difficultés qu'elles rencontrèrent et ce dans l'ordre de leur intervention, à savoir :

- 1) La mission « Pearl-Harbor » ;
- 2) La mission « Sea Urchin » ;
- 3) La mission « Frédérick » ;
- 4) La mission « Cesari ».

Nous n'oublierons pas cependant celles des sous-marins ayant eu pour premier objectif la livraison d'armes et de munitions, telles celles à destination d'Arone, de Travu ou les deux de Saleccia, ou de mise en place d'agents supplémentaires comme à Canelle et Feno. Nous ne manquerons pas non plus de mentionner les nombreux parachutages d'armes pour terminer par la plus importante de toute, le débarquement du 1er corps d'armée de quelques 6 500 hommes du général Henri Martin, présent dès le 14 septembre avec le Bataillon de Choc au complet transporté par les sous-marins le Casabianca, l'Aréthuse et les escorteurs le Terrible et le Fantastique.

Sans vouloir blesser personne on ne peut s'empêcher de penser aux événements qui se déroulèrent en Limousin après l'intervention précipitée et prématurée du groupement F.T.P.F de la Corrèze, le 7 juin 1944, le lendemain du débarquement de Normandie, pour s'emparer de la Préfecture et qui se soldèrent par la pendaison de 99 innocents aux balcons et lampadaires de l'avenue centrale de la ville et quelque 150 déportations de même que 642 femmes et enfants brûlés vifs dans l'église d'Oradour-sur-Glane incendiée par les SS, après qu'ils eurent détruit le village. On peut imaginer ce qui aurait pu arriver à Ajaccio ou ailleurs dans l'île, si Alger n'avait réagi aussi vite après les événements du 9 septembre 1943?... déclenchés eux aussi il faut bien le reconnaître dans la précipitation et contrairement aux souhaits exprimés par l'Etat-major d'Alger. Il y avait plus de 10 000 allemands sur l'île et d'importantes troupes ennemies en Sardaigne, notamment la 90^{ème} Panzergrenadier Division qui avait déjà commencé à intervenir, qu'auraient-ils fait ?... C'est encore une question que l'on peut se poser....

1) Mission « Pearl-Harbor »

Dès que le général Giraud fut investi du commandement en chef des armées françaises en Afrique du Nord, après le débarquement des forces alliées, fin 1942, il envisagea une libération possible

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission «Pearl-Harbor»

de la Corse qui venait de passer sous la botte italienne et dont ces dernières pourraient tirer un avantage stratégique certain pour leurs opérations à venir dans le sud de l'Europe. C'est ainsi que dès le début du mois de décembre, il décida l'envoi sur l'Île d'une mission spéciale chargée d'étudier une telle possibilité avec les organismes de résistances déjà constitués sur place. Elle fut baptisée « Pearl-Harbor » et composée de cinq membres : le Commandant Roger de Saulle, un spécialiste, l'Adjudant-Chef Toussaint Griffi ; Le lieutenant de réserve Laurent Preziosi et le sergent-chef Pierre Griffi, opérateur radio, ces trois derniers étant des Corses d'origine. Un Officier allié des services spéciaux US, le lieutenant Brown, l'assista pour sa mise en place qui fut assurée par le Sous-marin Casabianca, aux ordres du Commandant l'Herminier, un des rares bâtiments rescapés du sabordage de la flotte à Toulon, nous l'avons déjà dit, devenu célèbre par la suite.

Le Sous-marin quitta Alger le 11 décembre la nuit venue, escorté par un navire de guerre britannique jusqu'à une dizaine de milles de la côte, l'aviation alliée ayant été prévenue de ne pas avoir à bombarder l'itinéraire de celui-ci qui devrait naviguer en surface. A bord, le commandant après en avoir délibéré avec l'équipe, décida de la déposer dans la baie de Chjuni, au nord de Cargèse, qui offrait des fonds de quarante mètres à moins d'un mille de la plage permettant des arrêts sur le fond en toute sécurité. Mais par suite d'une erreur de navigation, ses instruments ayant été détériorés par les grenadages de Toulon, le 14 au soir, le sous-marin se trouva à plus de 14 milles au nord, dans l'anse de Focolara et après avoir fait demi-tour, pénétra par suite d'un mauvais repérage de nuit dans le golfe de Topiti (carte 1). Une chance inouïe car depuis la veille des troupes Italiennes (1500 hommes) campaient sur la plage de Chjuni.



Outre le personnel de la mission le sous-marin transportait 60 pistolets mitrailleurs, des munitions et des vivres. Le moment venu un canot fut mis à l'eau et le personnel put atteindre une petite crique sans difficulté. Dès le retour de l'esquif à son bord, le sous-marin s'éloigna et plongea afin d'attendre le lendemain pour refaire surface et débarquer le matériel. De son côté, dès qu'elle eut mis pied à terre, l'équipe se mit à la recherche, sur la côte, d'une cache pouvant abriter Pierre Griffi et son poste radio ainsi que son compagnon Mr Brown, tous deux ayant projeté de rester là jusqu'à la nuit suivante ; les autres devant les retrouver après avoir pris contact avec des patriotes disposés à les aider à transporter vers l'intérieur le ravitaillement en vivres, les armes et un second poste radio que les marins du Casabianca étaient chargés de livrer. Ceci fait, la mission partit pour rejoindre le village de Revinda susceptible de l'accueillir. Au petit jour, à peine sortie du maquis dans lequel elle dut se frayer un chemin non préparé, dans l'obscurité, le commandant de Saulle quinquagénaire, fut victime d'un malaise mais put repartir après un petit repos et avoir

absorbé quelque nourriture. Peu avant leur arrivée sur la route, près du pont de Chjuni au nord de Cargèse, nos trois agents rencontrèrent une vieille bergère Santa-di-Nota (Toussainte Alessandrini) qui après les avoir hébergés un moment dans sa maisonnette leur fit indiquer leur chemin par son jeune fils. Peu de temps après être arrivés sur la colline de l'Almzone, c'est un prêtre, l'abbé Mattei curé de Cargèse, monté sur un âne, qu'ils trouvèrent sur leur chemin au débouché d'un sentier (carte 2).

-« Bonjour monsieur le curé ! dit de Saulle. Nous sommes bien aise de vous rencontrer, vous êtes sûrement un bon Corse !
- Je suis un bon Français. Que me voulez-vous ?
- Nous nous confions à vous ; nous venons d'Alger pour travailler à la libération de l'île et nous avons besoin d'aide. Vous pouvez nous faire connaître des patriotes qui nous aideraient à aller prendre du matériel à la plage où nous avons abordé hier au soir » (1).



Cette histoire laissa notre religieux perplexe. Cependant après avoir hésité un instant, il proposa à nos trois héros de l'accompagner jusqu'à l'église du village où il devait célébrer une messe. Après l'office, les ayant observés attentivement pendant celui-ci et pris confiance, il emmena le commandant à la sacristie avec quelques fidèles à qui il demanda de leur venir en aide. Ce fut bien volontiers que les villageois acceptèrent de les héberger et qu'un ancien militaire Dominique Antonini les accompagna avec trois mulets à la plage pour récupérer le matériel. Une forte houle s'étant levée dans la journée rendit hasardeuse l'opération de débarquement qui fut malgré tout tentée.

Mais arrivé à quelques dizaines de mètres du rivage, le canot fut renversé par une lame plus forte que les autres et coula sur le champ. Ses quatre convoyeurs, dont l'enseigne de vaisseau Lasserre, purent néanmoins gagner la plage trempés mais le matériel fut perdu. Le lieutenant Brown, un nageur remarquable, put cependant regagner, au prix de nombreux efforts, le sous-marin avec l'intention de demander au commandant de s'approcher de la côte, un peu plus au nord, pour rembarquer les trois autres convoyeurs mais celui-ci jugea plus prudent de prendre le large.

Dès leur arrivée au village, en fin de nuit, le commandant, craignant une intervention italienne décida de s'éloigner du lieu au plus tôt. Dominique Antonini emmena donc nos agents et les trois marins en empruntant des sentiers du maquis vers Marignana (carte 1- voir supra). Là, de nouveau un prêtre, le curé Ceccaldi, proposa un refuge pour le radio à Corte chez un certain Lhoersh, un alsacien ancien légionnaire, chez qui il put commencer à émettre à partir du 19.

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission «Pearl-Harbor»

Malheureusement peu de temps après, détecté par l'ennemi, il dut quitter brusquement cet abri non sans que son hôte ne soit ennuyé et arrêté. Il rejoignit ses camarades à Bastia, puis à Ajaccio où il put émettre à partir de cinq lieux d'hébergements successifs.

Dès les premiers jours de février la mission fut avisée par Alger qu'un premier envoi d'armes et de munitions à son profit aurait lieu sous peu, la mise à terre de la cargaison devant se faire le 6 en baie d'Arone à Punta à l'Iuselli, à 4 kilomètres au sud du Capo Rosso, sur la côte occidentale (carte 1- voir supra). Elle concernait 450 pistolets mitrailleurs Sten et 60 000 cartouches.

Partis d'Ajaccio, L. Preziosi et T. Griffi, accompagnés de quatre recrues Nicoli, Giusti, Carli et Bozzi se rendirent donc au point de rendez-vous fixé en taxi, grimés en campagnards, sans avoir été ennuyés par les postes de contrôle. Ils furent accueillis par les frères Nessa au lieu dit « U Solognu », une bergerie familiale engagée dans la résistance, où ils retrouvèrent les trois marins devant profiter de l'occasion pour rejoindre le Casabianca, l'équipe de Jean Nicoli, et le commandant de Saulle. L'accès de la plage n'étant possible que par de petits sentiers perdus dans le maquis 3 groupes distincts furent constitués, chacun conduit par un résistant. A l'arrivée sur celle-ci à une heure du matin quatre hommes se présentèrent au commandant, l'Adjudant-chef Bozzi et Chopitel dit « Tintin », deux nouveaux arrivants, ainsi que deux autres marins bloqués Asso et Cardot. Ils étaient là depuis la nuit précédente. Dans la journée du 5, le Casabianca s'étant trouvé en avance face à la plage les avait débarqués pour une reconnaissance mais leur embarcation s'étant ensablée, ils n'avaient pu rejoindre le sous-marin et durent se cacher dans le maquis en attendant sa prochaine apparition prévue pour le 7.

Tout le monde dut donc rejoindre la bergerie. Or, sans que personne ne soit prévenu, le Casabianca fit surface le 6 et débarqua la cargaison qui en l'absence de réceptionnistes fut camouflée sous des feuillages. A son arrivée l'équipe dut organiser une chaîne pour la transporter dans une ruine perdue dans le maquis et s'empreser de faire disparaître toute trace repérable de l'opération. Quelques hommes furent armés sur place pour en assurer la garde avant que la cargaison ne soit transportée à dos de mulet jusqu'à la bergerie Nessa. Dès le lendemain, elle fut véhiculée par Pascal Versini et Jean Alfonsi vers la région de Sainte-Marie-Siché et Petreto-Bichisano avec une camionnette à double fond où elle permit d'équiper plusieurs groupes de maquisards. Un incident regrettable aurait pu faire échouer la manœuvre si celle-ci n'avait été précipitée. En effet, une caisse de munitions ayant servi d'oreiller au commandant de Saulle, oubliée sur place, fut découverte le lendemain par une patrouille italienne qui curieusement resta discrète. Et pour cause ! Elle avait négligé de signaler des traces suspectes relevées la veille, sur la plage.

Le Casabianca put cependant récupérer, le 7 comme prévu, l'Enseigne de Vaisseau Lasserre et les cinq marins restés à terre. Par ailleurs les deux radios Bozzi et Chopitel avec leurs postes furent les bienvenus, mais malheureusement Bozzi fut arrêté le 16 juin, et après avoir été jugé et condamné à mort, fusillé le 30 août. Quand à Chopitel il disparut également au cours de l'été. Versini fut aussi arrêté, jugé et envoyé en déportation dont il ne revint jamais. Au mois de mars Toussaint Griffi et Laurent Preziosi, « grillés » selon l'expression consacrée, rembarquèrent pour l'Algérie le 10 mars à l'occasion d'une nouvelle mission du Casabianca à Favone, où il avait mis à terre deux nouveaux agents. Le

1) L'HERMINIER (Commandant) - 1949 - Le Casabianca, (27 novembre 1942/13 septembre 1943), Paris, France-Empire, 319 pages.

commandant de Saulle dut faire de même un peu plus tard et rembarquer, le 4 avril à Travu, à bord du sous-marin anglais le « Saracem » qui venait de déposer la mission « Cesari ». Pierre Griffi continua son travail au profit de cette dernière jusqu'à son arrestation par les services spéciaux italiens, le 9 juin 1943, après avoir transmis 286 messages à Alger. Horriblement torturé, il fut jugé, condamné à mort et fusillé à Bastia le 19 août 1943. Durant ses trois mois d'activités, avant son démantèlement, l'équipe put remplir l'essentiel de sa mission consistant à mettre en place un réseau en mesure de renseigner, par l'entremise de son chef et de son radio, l'Etat-major d'Alger sur l'état des forces d'occupation, après avoir noué des liaisons très utiles à Bastia, Corte, Sartène, Ile Rousse, Calvi et Ajaccio.

Si les deux recruteurs de la mission, Toussaint Griffi et Laurent Preziosi purent mettre en place aussi facilement, et en aussi peu de temps, un réseau couvrant l'ensemble de l'île c'est bien parce que, membres actifs du parti socialiste de longue date, ils purent nouer très rapidement des contacts fructueux auprès des militants communistes déjà réfugiés dans la clandestinité depuis la mise hors la loi du parti par le gouvernement français en 1939, après la conclusion du pacte germano-soviétique.

A l'occasion de ses tentatives de prises de contacts avec les mouvements existants Combat, R 2 Corse, voire le Front National, l'équipe échappa de justesse à un coup de filet de l'OVRA italienne. A son retour à Alger, le commandant de Saulle put néanmoins présenter un rapport assez complet sur la situation de la résistance corse au Colonel de Villeneuve, du Service de renseignements, et donner quelques conseils pratiques pour les futures opérations clandestines, notamment l'emploi de canots pneumatiques.

Son intervention en Balagne

En Balagne, nos deux recruteurs, après une première rencontre au Bonaparte à l'Île Rousse, en janvier, organisée par le responsable du F.N du Nord-ouest-Corse, furent dès le début février, à l'occasion d'une deuxième exploration, accueillis à Calvi par les frères Dominique et Roch Spinosi. Dominique les hébergea chez lui durant une semaine pendant laquelle Roch les occupa à des travaux agricoles pour donner le change mais leur montra, dans le détail, les diverses organisations défensives mises en place par l'armée italienne : localisation des cantonnements et campements, batteries d'artillerie, nids de mitrailleuses, etc., y compris l'organisation de la citadelle en camp retranché. Ils firent ainsi une impressionnante moisson de renseignements. Dominique et Roch furent-ils imprudents dans leur démarche ou tout simplement victimes de l'acharnement de l'OVRA, toujours est-il qu'après le départ de leurs hôtes ils durent très vite se réfugier dans le maquis, dans les parties les plus reculées du Marsolinu (Amacu et Prezzunu), chez des amis membres actifs du parti.

A cette époque la Balagne dite « déserte », au-delà du col du Marsolinu, n'était reliée à Calvi que par un simple sentier muletier. Peu de temps après la mission de Saulle « brûlée », ayant disparu, ils poursuivirent leurs activités, au sein du Front National, jusqu'en octobre 43, après avoir organisé un mini-réseau baptisé « Perdrix », repéré et signalé une zone de parachutage possible dans le Marsolinu.

2) GRIFFI (T) et PREZIOSI (L) - 1989 - Première mission en Corse occupée, L'Harmattan, 189 pages.

Nota : Une importante documentation nous a été fournie gracieusement par Madame Pascale Varennes-Spinosi, petite fille de Dominique Spinosi. Qu'elle soit ici remerciée comme il se doit.

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission «Sea Urchin»

Durant ces quelques mois, trente et un membres du réseau de Montera furent arrêtés et incarcérés à Marbeuf, à Bastia. Parmi eux se trouvaient deux adjoints du maire de Calvi et deux directeurs d'établissements scolaires. Deux d'entre eux furent déportés à l'île d'Elbe et un en Italie, puis en Allemagne.

2) La mission « Sea Urchin » (oursin)

C'est dans la nuit du 6 au 7 janvier 1943 qu'un sous-marin britannique, le HMS Tribune, aux ordres du Lieutenant Lumby (un jeune anglais de 26 ans) fit surface à Capo-di-Néro dans la Cala-di-Giglio (anse de Cupabia), commune de Coti-Chiavari (carte 3), pour mettre à terre le Capitaine Edmond Severi, alias Fred Scamaroni, de son Vrai nom Godefroy Scamaroni, en mission sur l'île, son pays d'origine, pour la troisième fois depuis 1941. Il était accompagné de Jean Hellier, un radio, ancien prisonnier de guerre évadé par la Russie et instruit par le Bureau Central de renseignements de Londres et du Lieutenant anglais Maynard (alias Albert) un spécialiste des parachutages. Après avoir dissimulé dans la végétation 3 postes radios, deux valises de vêtements, trois de matériel ainsi qu'une contenant un million de francs (335070 euros), des armes de poche, quelques grenades, ils partirent emportant une bicyclette pliante qu'une fois sortis du maquis « Severi » utilisa pour se rendre à Ajaccio où l'équipe devait trouver refuge chez un certain Raimondi, membre du réseau mis en place par le capitaine dès 1941. Le 8 au matin, deux patriotes partirent en auto à la rencontre d'Hellier et d'Albert qui rejoignaient à pied.



Le 9, Hellier et trois résistants allèrent chercher le matériel caché avec un taxi qu'ils abandonnèrent sur la route, et, déguisés en pêcheurs, après avoir capturé un âne errant pour les aider à le transporter, ils s'employèrent à récupérer celui-ci. Mais quelle ne fut pas leur déception en constatant l'absence de la valise contenant les fonds. Leurs recherches restant vaines ils durent à 4 heures du matin, à contre cœur, regagner la route pour prendre un autobus. Ce ne fut pas sans appréhensions qu'ils rencontrèrent une sentinelle italienne à leur arrivée au village à qui ils prétextèrent aller prendre le car postal d'Ajaccio puis qu'ils subirent un contrôle de gendarmerie à Chjavari qui fort heureusement inspecta les valises sans les ouvrir. Ils débarquèrent à midi aux « Salines » pour éviter un barrage italien qu'ils franchirent le soir après avoir caché leurs bagages sous les fagots de ciste d'un boulanger.

Une laborieuse enquête permit de s'assurer que la valise disparue avait été emportée par un jeune berger âgé de 16 ans ; après d'habiles tractations avec ses parents elle put être récupérée avec la plus

grande partie de son contenu mais 150 000 francs durent être laissés à ces derniers. Cependant Raimondi put reprendre possession de la presque totalité de la somme, soit 145 000 francs, à la fin des opérations. Dès son installation, Scamaroni après avoir pris les mesures nécessaires à la mise en sécurité de son équipe s'employa à la consolidation et au développement de son réseau qu'il avait baptisé « R 2 Corse » et dont l'ambition était de préparer l'opération « Sampiero » envisagée par Londres pour la libération de celle-ci.

Officier de réserve, le Lieutenant Scamaroni, après la défaite de 1940, embarqua à Saint-Jean-de-Luz le 21 juin à bord du « Sobieski », avec le gouvernement Polonais du général Sirkoski, à destination de l'Angleterre. Après avoir été breveté pilote, il fut affecté à l'état major particulier du général de Gaulle qu'il accompagna à Dakar, en septembre, lors de l'entreprise franco-anglaise de ralliement de l'A.O.F. (1). A cette occasion il fut dépêché en tant que chef de mission parlementaire auprès du gouverneur général Boisson mais ce dernier ayant refusé de se rallier le garda comme prisonnier avec ses camarades Soufflet et Gayet l'ayant accompagné. Ayant tenté de s'évader il fut rattrapé et transféré à Alger, puis à Clermont-Ferrand où il fut emprisonné. Après avoir joué au repentir, il fut libéré sur intervention du Consul Américain après quoi il accepta un poste secondaire au service du ravitaillement afin d'avoir quelques libertés étant resté secrètement membre des F.F.L. Tombé malade, il se rendit en convalescence en Corse au printemps 41, séjour qu'il occupa à jeter les bases d'une première organisation clandestine qu'il conforta à l'occasion d'un deuxième passage à l'automne de la même année. De retour à Clermont, sa situation étant devenue dangereuse, il se rendit en Bretagne avec l'aide de Joël et Yves Le Tac d'où il gagna une nouvelle fois l'Angleterre. Il fut nommé capitaine et de nouveau affecté à l'E.M particulier du général de Gaulle sous une nouvelle identité : François, Edmond Severi. De ce poste il continua à diriger son réseau « R 2 Corse », qu'il s'affaira à développer dès son débarquement du HMS Tribune à Coti-Chjavari. C'est ainsi qu'il mit en place sous son autorité un Etat-major constitué de vingt-quatre membres, chacun chargé d'une mission bien particulière : créer des groupes de « choc » dans chaque localité, réaliser des stocks de carburants et des dépôts clandestins d'armes et de véhicules, ou procéder à l'aménagement de plages de débarquement. De plus une équipe dut opérer le recensement d'un maximum de terrains de parachutage, une cinquantaine au total situés de part et d'autre de l'arrête montagneuse centrale. Par suite du manque de liaisons, les premiers rapports furent acheminés sur Londres par l'intermédiaire d'un agent de Nice (Peretti) grâce à l'officier radio Leca du Ville d'Ajaccio.

Un autre radio, Auguste Vieau, ayant été recruté suppléa Hellier qui manifestement se laissait entraîner à la boisson notamment par les gens du Front National essayant de le faire parler. Scamaroni dut finir par intervenir auprès de leurs dirigeants mais sans succès apparent. C'est ainsi qu'Hellier tomba dans un piège après avoir été contacté par un agent double venu de Sardaigne. Le 17 mars 1943, il fut pris dans un café du port par les carabiniers. Cédant sous la torture, il dénonça ses camarades. Scamaroni, prévenu par Raimondi n'ayant pas voulu, trop occupé à tenter de mettre son réseau à l'abri, quitter son refuge, fut arrêté chez Vignochi le 18. Le 19, il se suicida dans sa cellule, pour ne pas avoir à parler, en se traversant la gorge avec un fil de

(1) Faisaient aussi partie de l'objectif les 1100 tonnes d'or (790 de la banque de France, 250 de la Belgique et 60 de la Pologne qui lui avaient été confiés) évacuées sur Dakar, puis Thiès et finalement Kayes, à 900 kilomètres de la côte, seule localité de l'intérieur reliée par voie ferrée et dotée d'une forteresse; trésor convoité par W. Churchill tout autant que par le général de Gaulle.

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission «Frédéric»

fer trouvé dans celle-ci ; il avait été atrocement supplicié lors d'un premier interrogatoire (2). Le réseau dut se disperser immédiatement ; certains membres prirent le maquis d'autres regagnèrent Londres par l'Afrique du Nord. Seul le sénateur Giacobbi avec son groupe de Bastia essaya de poursuivre le travail avec le radio Vieau qui put les rejoindre mais au mois de juin il rallia le Front National tout comme l'avait fait Raimondi à l'arrivée de Cesari.

A titre de récompense, le Capitaine Scamaroni fut, à titre posthume, assimilé au grade de Chef de mission de 1^{ère} classe (Lieutenant-colonel), fait Compagnon de la Libération et Préfet à 25 ans. Il reçut également le Distinguished Service Order Britanique.

3) La mission « Frédéric »

C'est dans la nuit du 11 février 1943 que le HMS Saracem fit surface dans la baie de Cupabia (carte 3- voir supra) pour mettre au sol la mission « Vernuge » composée, outre son chef, de Simon Charles Andrei (instituteur) et Antoine Colonna d'Istria, tous trois agents du Service de Renseignement M 16 anglais. Deux canots pneumatiques furent immédiatement mis à l'eau dans lesquels furent embarqués :

«Dans le premier, tout l'équipement (un sac à dos, deux valises de vêtements personnels, une valise avec un émetteur radio, une boîte en étain contenant deux accumulateurs), un marin du S.B.S et Antoine Colonna d'Istria. Dans le second, un marin du S.B.S, Guy Vernuge, Charles Andrei, un certain nombre d'armes automatiques, des munitions et des affaires personnelles » (1).

Après avoir changé de vêtements et caché leur matériel dans une ruine, l'équipe fut accueillie par un berger au moulin Mariani. Quelques jours plus tard Colonna se réfugia chez sa mère à Petro-Bichisano (Voir supra -carte 3) et le reste de l'équipe à Stilicone, près de Porto-Polo. Vernuge s'installa dans une bergerie à Vitricella appartenant à un certain J.B. Cesari avec le poste radio qu'il cachait dans une grotte lorsqu'il ne l'utilisait pas (carte 4). Il put ainsi transmettre plus de 40 messages avant que la mission ne soit démantelée deux mois plus tard, un délateur ayant prévenu l'O.V.R.A que les alliés avaient débarqué des gens sur la plage.

C'est ainsi que le 12 avril à 16 heures 30, Vernuge et Andrei furent arrêtés porteurs d'un sac à dos,

contenant des documents compromettants, au retour d'un rendez-vous manqué avec un sous-marin. Enfermés dans une porcherie ils furent libérés après contrôle de leur identité. Mais pendant leur détention Vernuge se débarrassa d'une carte gênante qu'il glissa incomplètement sous une tuile du toit, de façon à pouvoir la récupérer, ce que remarqua un italien peu après leur départ et qui s'empressa de donner l'alerte. Une demi-heure plus tard, ils étaient de nouveau appréhendés par l'élément lancé à leur recherche. Le 15 avril deux patriotes, Leandri et Tomasini avec qui ils avaient pris contact furent arrêtés à leur tour de même que J.B. Cesari mais ce dernier réussit à leur échapper au cours d'une reconstitution en se jetant dans le maquis. Un tribunal italien condamna Leandri, Tomasi et J.B. Cesari à 30 ans de prison. Tomasini et Mondoloni, en fuite, à 24 ans (Leandri et Tomasi périrent sous un bombardement à Castelfranco en Italie où ils avaient été transférés) ; Vernuge, et Andrei condamnés à mort furent exécutés le 6 juillet à Bastia.

Vernuge de son vrai nom Guy Verstraete n'avait que 25 ans lorsqu'il fut fusillé avec son camarade Charles Simon Andrei dans la caserne Saint-Joseph à Bastia. Il était né à Londres de Parents belges. C'était un agent du M 16. En 1940 alors qu'il n'avait que 21 ans il se trouvait à Dakar, marin à bord du « Carlier », un cargo séquestré par les autorités locales. Le 18 juin 1941 il réussit à s'évader avec quatre camarades et à gagner la Gambie après six jours de mer en canot d'où ils purent à bord d'un Torpilleur anglais rejoindre Freetown. Le 27 il put prendre place à bord du « Mulbera » et gagner la Grande Bretagne. Arrivé à Belfast le 29 juillet, il rejoignit Londres le 30 où il fut enrôlé avec le grade de second Lieutenant, puis acheminé sur Manchester en décembre au Centre d'entraînement au saut du Service des opérations extérieures (S.O.E) et du M 16.

En juillet 1942, il fut envoyé en mission en Algérie où il fut mis à terre dans le petit port de Kristel, près d'Oran. Ce fut l'opération Guymar, du S.I.S.P1. Là, il intégra le réseau d'Astier de la Vigerie par l'intermédiaire d'un certain Pierre Smadja et s'installa, avec un camarade, dans les environs d'Oran, dans une ferme appartenant à une veuve qu'il finit par séduire et épouser. Le 8 novembre 1942 il servit de guide aux unités américaines qui débarquèrent dans la baie d'Arzew. Au début de 1943, il partit pour Alger où le Service anglais M 16 venait de s'établir.

Dès le mois de janvier, Antoine Colonna d'Istria, gérant d'un Monoprix à Alger, président de la « société des corses », fut contacté par le général Clarck de l'U.S Army, ayant organisé le débarquement à Alger, qui lui demanda de recruter quelques compatriotes susceptibles de prendre part à une mission spéciale en Corse. Non sans difficulté, ce dernier et son cousin Paulin purent trouver plusieurs volontaires. La direction de la mission fut confiée à Vernuge qui venait de suivre une formation spéciale sur la base secrète de l'organisation à Palm Beach près d'Alger. L'équipe comprenait initialement le capitaine Paulin Colonna d'Istria, son cousin Antoine Colonna d'Istria, Charles Andrei, Jean Acquaviva et Francis Chiappa. Paulin Colonna, hospitalisé ne put prendre part à la mission mise sur pied le 7 février 1943.



(2) En absorbant sa pastille de cyanure selon Maurice Choury, dans Tous bandits d'honneur, Editions A. Piazzola, 2013. Page 46.

1) HODKINSON (T) -2007- « Frederick », la mission oubliée, Editions Larsen Grove Press, London, 53 pages.

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

La mission de Canelle La mission Cesari



4) La Mission de Canelle

Le 10 mars 1943 le sous-marin Casabianca devait déposer dans l'anse de Canelle, sur la côte est, au sud de l'actuelle Solenzara, deux agents : un instituteur Paul Lefèvre du B.C.R.A et un radio, Luiggi, ainsi que du matériel pour venir en aide aux organisations existantes pour la préparation des opérations à venir (carte 5) mais l'état de la mer interdit l'opération qui fut déplacée sur proposition du comité d'accueil dans l'anse de Favone où un pêcheur accepta de transporter les agents mais refusa de prendre le risque de charger le matériel.

C'est à cette occasion que furent embarqués à destination d'Alger Laurent Preziosi et Toussaint Griffi de « Pearl-Harbor » considérés comme « brûlés ».

1) La Mission « Cesari »

Le 4 avril 1943, le « Saracem », déposa à son tour dans la baie du Travu, près de Solenzara (carte 5), une nouvelle mission destinée à prendre la relève de « Pearl-Harbor » pourchassée par l'O.V.R.A. Elle fut confiée au capitaine de gendarmerie Paulin Colonna d'Istria alias « Cesari » qui hospitalisé n'avait pu participer à la mission « Frédérick ». Avec lui débarquèrent son radio, un certain Luiggi et un agent du M16, Acquaviva. Après un entretien avec Cesari, de Saulle repartit pour Alger à bord du sous-marin. De sa mission ne resta que Pierre Griffi, le radio, qui maintint le contact avec Alger et se mit volontiers à la disposition des nouveaux arrivés.

La première préoccupation de « Cesari » fut de se rendre dans le Niolu où il installa son Poste de commandement dans une bergerie, au pied du Cintu. Outre les renseignements à fournir à Alger sur l'occupation de l'île, il avait reçu comme mission principale (comme ses prédécesseurs) d'unifier la résistance en vue des actions à venir, en s'appuyant désormais sur le Front National, les autres mouvements ayant été démantelés ou n'ayant pu se développer, dominés par la forte emprise de ce dernier.

Après avoir pris contact avec « Combat » à Ajaccio et Bastia, « Francs-tireurs » à Levie, « Libération » du commandant Pietri à San-Gavinu, puis avec les quelques membres restant du « R2 Corse » de Scamaroni, il rencontra les dirigeants du Front National qui acceptèrent bien volontiers son aide. Il fixa à chacun de ses interlocuteurs le but à poursuivre, à savoir soutenir le débarquement et la pénétration sur l'île des forces libératrices en paralysant celles de l'ennemi par des embuscades, des coups de mains inopinés; les actions étant à mener par des petits groupes évitant l'accrochage. Il plaida pour la mise en place d'une organisation décentralisée et cloisonnée à outrance, la spécialisation des responsables : vie, recrutement, recherche et centralisation du renseignement,

voir commandement proprement dit.

Il insista tout particulièrement sur l'usage de la couverture par noms d'emprunt et pseudonymes, l'utilisation de mots de passe à changer très souvent, la formation de petits groupes de 3 à 5 personnes ne connaissant que leur chef direct.

Il rappela à tous l'importance des liaisons à organiser en recrutant des agents spécialisés, la mise en place de « chaînes de coureurs » pour l'intérieur et l'emploi des radios pour l'extérieur avec codage et chiffrement des messages ; les effectifs employés étant limités au strict minimum dans tous les cas pour des questions de sécurité.

Le 2 juin 1943, le Saracem assura une mission avec transport d'armes dans l'embouchure du Travu sur la côte orientale (carte 5 – voir supra). A cette occasion, « Cesari » devait avoir à son bord un entretien avec un Officier de liaison venu d'Alger, malheureusement une intervention inattendue des italiens en contraria le déroulement. En effet, ces derniers observant l'opération laissèrent s'effectuer normalement le déchargement des armes puis l'embarquement de « Cesari » sur le canot avant d'ouvrir le feu sur les patriotes récupérant le matériel qui ripostèrent blessant deux carabiniers (3). Ces derniers n'eurent pas plus de succès avec le canot qu'ils ne purent atteindre dans l'obscurité. Dès que le sous-marin eut recueilli notre chargé de mission il prit le large et par précaution regagna directement l'A.F.N. C'est ainsi que Colonna d'Istria dut rester tout un mois au secret à Alger. Il ne revint que le 2 juillet avec le même bateau assurant une livraison de 12 tonnes d'armement et de munitions qui fut déposée sur la plage de Saleccia, dans les Agriates. Il amena avec lui un jeune radio, Lefustec dit « Bertrand ». Ce séjour forcé à Alger lui donna l'occasion d'avoir, comme de Saulle, un long entretien sur la situation en Corse avec le Colonel de Villeneuve du 2ème bureau de l'Etat-major général. A peine débarqué il s'empressa de reprendre ses activités et tout particulièrement ses discussions avec les dirigeants du Front National pour tirer les enseignements des événements de juin et les pertes qu'ils entraînaient. Les armes furent transportées en six voyages à dos de mulets à Salone (Casta) où elles furent entreposées provisoirement dans deux paillers, près de la maison des Cristofari, avant d'être acheminées avec un convoi d'ânes bâtés jusque sur le plateau du Capu Castingu entre Casta, Santu-Pietru di-Tenda et le Capu Calamicornu (carte 6).



Le 2 août, 8 tonnes d'armement supplémentaires furent également débarquées du Casabianca sur la même plage puis acheminées avec une camionnette vers la vallée du Réginu par Fernand Orticoni de l'Ile Rousse à l'occasion de plusieurs voyages effectués sur 15 à 20 jours. Deux tonnes furent stockées dans une cave à Palasca. Cet armement étant destiné aux organisations du centre de l'île, le commandant L'Herminier avait fait une première tentative quelques jours plus tôt, pour les mettre à terre dans l'anse de Gradelle,

PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE

L'opération Vésuve



plage d'Osani (cf. carte 1) dans le Golfe de Porto mais elle avait été repoussée par une fusillade des occupants installés dans un ancien pailler, près de la plage, ayant visé le premier canot sans l'atteindre fort heureusement (1).

6) Le Capu di Fenu

Le 8 septembre 1943, le Casabianca fit escale dans le golfe de Sagone, près du Capu di Fenu, pour livrer 5 tonnes d'armes antichars et déposer le lieutenant Gianesini du B.C.R.A avant d'embarquer Arthur Giovoni du F.N pour Alger (carte 7).

7) Les parachutages

En mai 43 eut lieu le premier parachutage d'armes demandé par « Cesari » qui avait pris

conscience que les sous-marins ne pourraient suffire à satisfaire les besoins, les effectifs ne cessant de progresser. En effet les jeunes corses comme leurs camarades continentaux préférèrent rejoindre le maquis plutôt que de répondre aux convocations du service du travail obligatoire en Allemagne imposé par l'occupant depuis le début de l'année ; ce qui explique en partie le gonflement rapide du Front National (250 en 1942 ; 10500 en sept.1943).

Plus de soixante zones de parachutage répondant aux normes exigées avaient déjà été recensées par les missions précédentes. Le premier apport avait eu lieu le 12 avril 1943, sur le terrain de la « Tortue », 4 km au nord de Tox, en Casinca, où quatre tonnes d'armes furent réceptionnées et mises à l'abri. Il fut suivi jusqu'au mois de septembre par plus de 120 autres opérations qui permirent le largage de quelques 250 tonnes de matériels sur les 17 principales zones retenues. Les interventions les plus importantes ayant eu lieu en Corse du nord : une trentaine sur « Tortue » ; une vingtaine sur « Boa » et « Léopard » et en Corse du sud une quarantaine sur une dizaine de zones homologuées (carte 8).

1) BATTISTINI (R) et FERRANDINI (M) - 2013- Corse 1943 - Les combattants de la liberté, Albiana, 173 pages - TWO-BE - DMPA.

2) GAMBIEZ (F) - 1973 - La libération de la Corse, Librairie Hachette, 318 pages.

3) Riposte du groupe de « I ribellu ».

6) Le Capu di Fenu

Le 8 septembre 1943, le Casabianca fit escale dans le golfe de Sagone, près du Capu di Fenu, pour livrer 5 tonnes d'armes antichars et déposer le lieutenant Gianesini du B.C.R.A avant d'embarquer Arthur Giovoni du F.N pour Alger (carte 7).

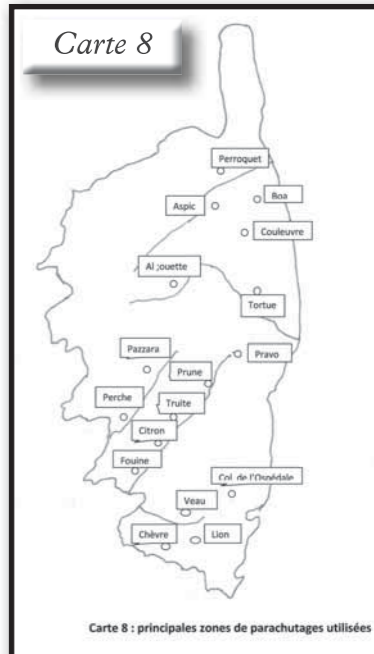
Les zones de largage étaient à rechercher dans des endroits discrets et dégagés pour faciliter l'approche des appareils, éloignés le plus possible des lieux de stationnement de troupes ennemies. Elles devaient offrir des surfaces planes d'au moins une dizaine d'hectomètres de longueur pour trois de largeur, dégagées de broussailles, telles que pâturages ou prairies facilitant la réception des colis sans laisser de traces et autant que possible à proximité de bosquets ou de forêts permettant le camouflage des équipes de réception et le regroupement des colis. Elles devaient être balisées par un feu à chaque extrémité (entrée et sortie) ; le sens du largage et l'appel des appareils, selon le code prévu, signalé par un membre de l'équipe au sol à l'aide d'une lampe, positionné en limite de zone à hauteur et à l'écart du feu de sortie. Comme il s'agissait de manœuvres très délicates elles avaient toujours lieu en période de pleine lune. Sur le continent, des terrains de plus grandes dimensions, faisant l'objet d'un balisage plus conséquent, permettaient des atterrissages et décollages d'appareils légers pour les dépôts et « exfiltrages » d'agents.

8) L'Opération Vésuve

Enfin, l'apport le plus important fut bien celui du 1^{er} Corps d'armée du général Henri Martin en provenance d'Afrique du Nord dont le premier élément, 109 hommes de la 3^{ème} compagnie du Bataillon de Choc, débarqua du Casabianca à Ajaccio, le 13 septembre à 1 heure du matin (carte 9). La mise à terre du commando prévue dans le golfe de Lava fut abandonnée par le « pacha » pour gagner du temps lorsqu'il fut avisé que le port était tenu par les résistants. Dès le 19 plus de six mille hommes se trouvaient sur le sol de Corse, déjà fortement engagés dans les combats qui durèrent jusqu'au 4 octobre (carte 10).

Le Bataillon de Choc, unité spéciale, aux ordres du Chef de Bataillon Gambiez, entraînée pour agir sur les arrières de l'ennemi, servit de « fer de lance » à l'opération. Après avoir assuré la protection de la « tête de pont », il entra en

1) CHAUBIN (H.) - 2007- Parachutages et atterrissages en Corse, in C.D ROM, La Résistance en Corse. AERI.



PRÉPARATION DE LA LIBÉRATION DE LA CORSE



action dès le 16 avec de nombreux patriotes qui constituèrent sa 4^{ème} compagnie. Engagé d'abord dans le sud-est, il opéra ensuite sur toute la bordure orientale de l'île et le Cap Corse. En 18 jours il effectua 49 actions, dont notamment 14 attaques de convois ou de véhicules, 4 de cantonnements, 2 de postes de commandements, 1 d'aérodrome et 5 embuscades importantes infligeant ainsi des pertes sévères aux allemands évacuant la Sardaigne: 179 tués certains, 194 probables et 40 prisonniers. 38 véhicules, tous chargés, furent détruits, tout comme un canon anti-char et une installation radio. 12 armes automatiques et 3 mortiers saisis, des vivres, des munitions et des matériels récupérés en quantité. Ses pertes s'élevèrent à 16 tués (dont 7 par mines), 34 blessés (dont la moitié également par mines), 8 prisonniers et 3 tués par accident. Soit au total 63 hommes (9,3% de ses effectifs).

Le 1^{er} Régiment de Tirailleurs et le 2^{ème} Groupe de Tabors, tous deux Marocains, qui intervinrent, en force, en phase finale, eurent l'honneur de faire sauter les deux importants « bouchons » interdisant l'accès à la ville de Bastia. Le premier celui du col de San-Stéfano, le second celui du col de Teghime. Le 1^{er} R.T.M y perdit 83 hommes (3,5%), le 2^{ème} G.T.M : 172 (8%).

Les éléments divers d'accompagnement laissèrent 8 hommes (0,8%). Au total la libération de l'île coûta au corps expéditionnaire 326 hommes : 75 tués, 239 blessés et 12 disparus (5%), ceci en trois petites semaines. Les pertes des résistants s'élevèrent, de novembre 42 à octobre 43, à 93 tués soit moins d'un pour cent (0,85%) des 10 500 hommes recensés.

CONCLUSION

S'il est indéniable que la Résistance, en l'occurrence le Front National, joua un rôle de première importance dans cette opération, rendu possible il faut bien le dire par la capitulation des troupes italiennes, il n'en reste pas moins que sans aucune aide extérieure, notamment l'apport de l'armement et des équipes de liaisons radio, celui-ci n'aurait jamais pu atteindre le même niveau d'efficacité. C'est pour cela que les sacrifices consentis par tous ces héros envoyés, que ce fût par l'Etat-major des F.F.L de Londres, mission « Sea urchin », ou celui du Général Giraud d'Alger, missions « Pearl-Harbor » et « Cesari », ou encore par celui des alliés en Afrique du Nord, mission « Frédérick », même s'ils furent honorés au lendemain de la libération comme il se devait, nous souhaiterions que leurs actions exceptionnelles qui furent des plus dangereuses, et des plus osées, tout comme celles des équipages de sous-marins ou autres avions de transport, ne soient pas si souvent omises. Un bon nombre d'entre eux y laissèrent leur vie. Rappelons qu'ils eurent pour noms : Andrei Simon-Charles ; Antoniotti ; Bozzi Michel ; Chopitel dit Tintin; Giusti André ;

Griffi Pierre ; Hellier Jean-Baptiste ; Luiggi , dit Pierre; Scamaroni Godefroy ; Tomasini Charles ; Verstraete Guy, Charles. Onze membres de leurs réseaux recrutés sur place subirent le même sort. Ils furent 22 au total, dont sept fusillés, à disparaître après avoir subi d'atroces tortures pour la plupart. Il serait aussi tout autant souhaitable, qu'au même titre que celles des autres unités du corps expéditionnaire, les très nombreuses actions du Bataillon de Choc, quarante-neuf au total, qui lui coûtèrent la perte de soixante-trois des siens, le pourcentage le plus élevé enregistré (9,5%), ne soient pas, dans les discours officiels, systématiquement laissées dans l'ombre comme c'est très souvent le cas.

Lumiu, le 13 mars 2014

LISTE DES FIGURES

- 1) Plage de débarquement de la mission « Pearl-Harbor » et ses localités d'accueil (p.10)
- 2) Accueil de la mission (suite) (p.11)
- 3) Baie de Cupabia. Mise à terre des missions « Sea urchin » et « Frédérick » (p.14)
- 4) Déplacement de la mission « Frédérick »(p.16)
- 5) Mise à terre des missions de Canelle le 10/3/43 et Cesari le 4/4/43 (p.18)
- 6) Plage de Saleccia (Agriates). Livraisons d'armes des 2 juillet et 2 août 1943(p.19)
- 7) Capu -di-Fenu. Mise à terre d'un agent et livraison d'armes (P.20)
- 8) Zones des parachutages d'armes (p.21)
- 9) Débarquement du 13 septembre 1943 du commando du « Bataillon de Choc » (p.21)
- 10) Détail des opérations assumées pour la libération de l'île (p.22)

PAR PIERRE NEUVILLE

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

DOCTEUR EN PRÉHISTOIRE

Avant de broser un rapide tableau des différentes actions menées par le Bataillon de Choc pour la libération de la Corse il est bon, je pense, d'en situer le cadre général ; le contexte dans lequel s'inscrivirent ces événements.

Quand bousculés par les troupes alliées sur leur propre sol les italiens abandonnent les allemands, le 8 septembre 1943, ils ont encore quelques 85000 hommes en Corse et les allemands près de 15000. Les patriotes, après s'être emparés du pouvoir à Ajaccio, le 9, bien que très nombreux (10500), bien organisés et relativement bien armés par les services spéciaux français d'Algérie, se trouvent devant une situation qu'ils ne peuvent dominer seuls ne pouvant rien espérer de leurs anciens occupants péninsulaires sinon la neutralité. Les allemands, eux, peuvent acheminer des renforts assez facilement, ne serait-ce qu'en provenance de la Sardaigne qu'ils s'empressent d'évacuer et risquent en contre attaquant de créer de sérieuses difficultés à l'ensemble de l'organisation (songeons un instant à ce qui se passera un an plus tard à Tulle et à Oradour sur Glane pour ne citer que ces seuls cas). Craignant que la résistance ne puisse faire face, le Chef d'Escadron Colonna d'Istria (Alias Paul Cesari) en mission spéciale dans l'île, en liaison avec l'Etat-major d'Alger, adresse à ce dernier le 10, à 18 heures, le message suivant : « *Ajaccio soulevée – Insurgés maîtres de la ville – Italiens ne résistent pas – On se bat à Bastia – La Corse demande l'aide de l'armée* ».

Le général Giraud qui avait depuis sa prise de fonctions à Alger envisagé une action sur l'île s'adresse aux alliés pour leur demander des moyens pour une intervention rapide qu'il ne peut obtenir le débarquement à Salernes en Italie s'avérant plus difficile que prévu. Ne pouvant laisser écraser la résistance Corse il décide alors, dans l'urgence, la mise sur pied d'un corps expéditionnaire exclusivement français qu'il confie au général Henri Martin. L'opération est baptisée « Vésuve ».

Mais les moyens font quelque peu défaut. Il faut racler les fonds de tiroir. Après l'étonnante et brillante démonstration faite par l'armée d'Afrique en Tunisie où avec 3 divisions et une brigade légère de cavalerie, équipées comme en 1940, elle a prit une part importante à la victoire les américains ont accepté d'équiper un certain nombre de grandes unités. Les premières se trouvent déjà en Italie sous les ordres du Général Alphonse Juin. Les autres sont en cours de formation ou à l'instruction, mais l'essentiel des troupes n'est toujours pas équipé.

Il faut savoir qu'en moins de dix huit mois il a fallu transformer en régiments blindés des régiments de Spahis ou de Chasseurs à cheval, des régiments d'artillerie hippomobiles en régiments blindés ou mécanisés, motoriser des régiments de Zouaves ou de Tirailleurs, l'arme du génie, et développer

le Train des Equipages devenu arme combattante, qui dut multiplier ses unités par trente. Créer l'arme des transmissions, le Service du matériel, celui des essences, etc... En fait construire une armée moderne de près de 300 000 hommes.

Il y a là plus de 30000 jeunes français qui arrivés après avoir trompé les commissions d'armistice, à l'initiative du commandement militaire, ou franchit les Pyrénées après l'occupation de la zone sud et connu les prisons franquistes se préparent à une revanche tant espérée. Associés à plus de vingt classes de « pieds noirs » et plus de 200000 africains, au total plus de 400000 hommes de toutes origines rassemblés sous le drapeau français, ils constituent une véritable force particulièrement bien entraînée.

C'est ainsi qu'un peu plus tard avec l'apport de nombreux engagés et réservistes corses une armée de sept divisions modernes accompagnées de nombreux autres éléments, soit quelques 256000 hommes, placée sous les ordres du général de Lattre de Tassigny pourra prendre pied en Provence le 15 août 1944 et de là accomplir une véritable épopée jusqu'au Voralberg, en Autriche. L'effort consenti par cette partie de l'empire resté libre a été colossal. Que l'on veuille bien m'excuser pour cette digression mais ces faits trop mal connus méritaient d'être rappelés. Ainsi pour son opération « Vésuve » le général Giraud se voit contraint de prélever, ici et là, des éléments non encore endivisionnés ni même destinés à l'être pour certains. Il y va de l'honneur et de la crédibilité de la France, du respect de la parole donnée et de sa capacité à reprendre et poursuivre le combat ; 6500 hommes sont ainsi rassemblés, prélevés sur les forces françaises du Maroc pour l'essentiel :

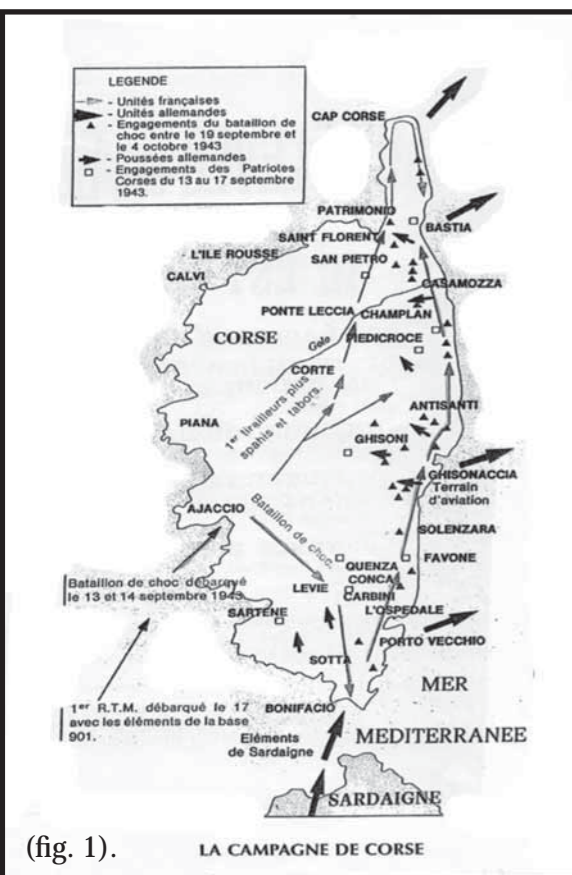
- le 1^{er} Régiment de Tirailleurs marocains ;
- le 2^{ème} Groupe de Tirailleurs marocains ;
- 1 groupe de deux escadrons du 4^{ème} Régiments de Spahis sur chars ;
- des éléments divers, de l'aviation et de la marine.
- un commando américain les accompagnera symboliquement.

Le Bataillon de Choc, unité spéciale, entraînée pour agir sur les arrières ennemies, commandé par son créateur, évadé par l'Espagne comme une bonne partie de ses hommes, le Chef de Bataillon Gambiez, doit servir de fer de lance à l'opération.

C'est ainsi que le 11 septembre, à 18 heures, 106 hommes de sa 3ème compagnie auxquels se joignent 3 clandestins quittent Alger à bord du légendaire sous-marin : le « Casabianca ». Leurs vivres et leurs munitions suivront sur le bâtiment frère, l'Aréthuse.

Le commando doit être mis à terre dans le golfe de Lava, à 8 km au nord-ouest d'Ajaccio. Quelques heures avant l'arrivée, le Commandant L'Herminier, « pacha » du sous-marin, apprenant que le port d'Ajaccio est parfaitement tenu par les patriotes, abandonne la manœuvre prévue et ce dirige vers ce dernier pour gagner du temps. C'est comme cela que le 13, à une heure du matin, les hommes du capitaine Manjot débarquent l'arme à la bretelle sous les applaudissements d'une foule innombrable massée sur les quais. Le reste du Bataillon transporté par les escorteurs Le « Terrible » et le « Fantastique » foule à son tour le sol Corse le lendemain

Les « Chocs », près de 600 hommes, sont maintenus sur place jusqu'au 16 pour assurer la protection



de la ville et surtout de l'aéroport, avant d'être relevés par les tirailleurs marocains, puis constitués en huit détachement, dont un de volontaires corses, ils s'engagent avec des partisans partisans sur l'ensemble de l'île pour accomplir leur mission spéciale qui se résume en un premier temps, à une série d'actions isolées dans l'est de l'île. Il s'agit de contrôler au plus tôt, le grand axe routier de la plaine orientale par lequel les allemands ne manqueront pas de regrouper sur Bastia leurs éléments encore dans l'île et ceux se trouvant en Sardaigne (fig. 1).

Ainsi seront acheminés dans le sud :

- le 18, un premier détachement sur Sartène pour tendre des embuscades aux éléments allemands qui poussent des reconnaissances dans cette direction ;
- le même jour, un deuxième dans le Sartenais en direction de la nationale 198 ;
- enfin dans la nuit du 18 au 19, un troisième en direction de Levie.

Ces éléments sont amenés à intervenir un certain nombre de fois, à Sotta, Porto-vecchio, Zonza, Conca et Fautea.

Le 21, au col d'Arezia, le lieutenant Vilmot-Roussel avec son groupe intercepte un camion allemand, détruit le véhicule, tue quatre des occupants et capture le cinquième.

A Fautea, notamment, où le 21 septembre, le détachement du lieutenant Jacobsen tend une embuscade sur la route, à 5km à l'ouest-nord-ouest de Sainte-Lucie qui se révèle très payante. En effet la section de l'Aspirant Michelin disposant comme tout le bataillon de grenades Gammon (1) et opérant sous la protection de deux groupes de patriotes peut détruire 5 camions allemands et mettre hors de combat 35 hommes (30 tués et 5 blessés) (figure 2).

A Conca, l'Aspirant Michelin et un guide patriote, pris dans une embuscade, tombent au champ d'honneur au cours d'une reconnaissance. Les allemands qui se sentent menacés attaquent le village le 22 avec des moyens importants (80 hommes, des mitrailleuses, un canon de 65 et des mortiers). Deux patriotes sont tués et quatre blessés. Les allemands se replient non sans avoir perdu 5 tués et une vingtaine de blessés ; un de leurs mortiers est mis hors d'usage.

- le 23, un détachement est dirigé vers Favone pour détruire un poste de surveillance ennemi protégeant sa retraite vers le nord. Le lieutenant David est blessé, le sergent-chef Stetskevitch, le

sergent Palaud et le chasseur Pellegrin sont fait prisonniers. Plus tard ils s'évaderont de Bastia et rejoindront leur unité. L'attaque de la gare arrive trop tard les allemands viennent de l'évacuer sous la menace.

- le 25, un autre élément part pour Porto-Vecchio. Celui-ci va rayonner dans les environs pour s'aérer et éviter toute surprise tout en harcelant l'ennemi éventuel. Une voiture légère est attaquée ainsi qu'un camion aux abords de la Trinité. Une tentative sur un poste de surveillance à Torre échoue, les occupants étant trop puissants. Porto-Vecchio est néanmoins totalement libérée le 26 à 9 heures.

Dans le secteur Centre, le Capitaine Thollot doit renoncer à attaquer le terrain de Ghisonaccia.

Au cours d'une reconnaissance en civil, le lieutenant d'Arguillères est arrêté et interrogé par les allemands. Il s'éclipsera astucieusement. C'est un lieutenant de l'Africa-corps qui l'interroge en allemand, torse nu, devant un campement de toile le long de la route.

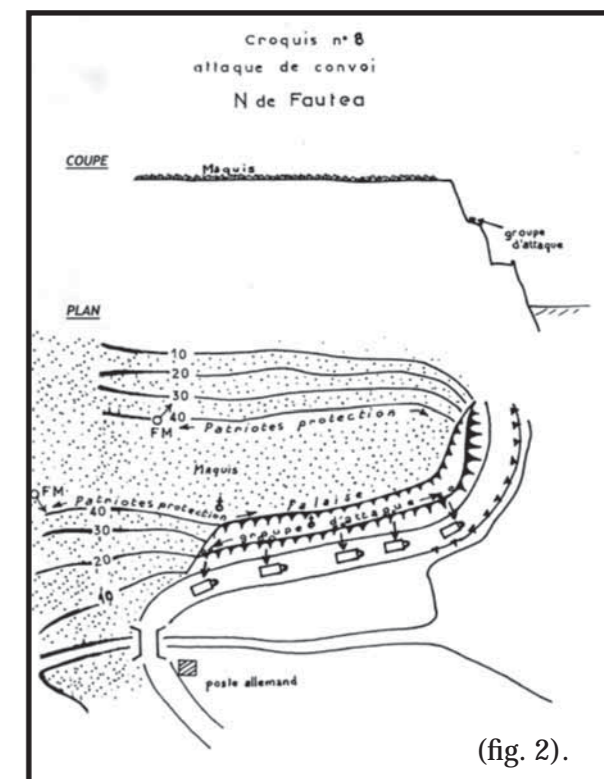
Comme d'Arguillères ne comprend pas l'allemand, un capitaine plus âgé s'approche, et lui dit en excellent français : « vous êtes anglais ». Arguillères nie, explique qu'il est employé des postes à Ajaccio et qu'il est venu avec ses cousins voir leur maison, à côté, qu'ils pensaient démolie.

Le capitaine allemand l'interroge alors sur la provenance de la chemise américaine qu'il porte. Arguillères répond, imperturbable, que les anglais et les américains ont débarqué en masse à Ajaccio et ont distribué un gros stock d'armement, de vivres et de vêtements. Il en a profité pour mettre la main sur une chemise, son tempérament pacifique ne l'incitant pas à prendre les armes. Mais l'allemand n'est pas persuadé et persiste à le prendre pour un agent secret d'un commando anglais. Pour le convaincre notre ami lui dit : « Un officier anglais ne saurait pas une fable de la Fontaine ».

- Non en effet, répond l'allemand. Alors rétorque Arguillères, « si je vous en récitais une, cela vous prouverez que je ne suis pas celui que vous croyez ». Réponse : « oui ». Arguillères récite La cigale et la fourmi et l'allemand médusé, le laisse partir et court téléphoner à l'échelon supérieur les renseignements sur le débarquement allié (Gambiez, p.215).

- le 21, 20 patriotes se joignent à la section Arguillères sous le commandement du lieutenant Cima.

Le 23, un détachement aux ordres du sous-lieutenant Lamy attaque le P.C de l'aviation allemande installé sur le terrain d'Abbazia avec l'intention de le détruire. L'Officier conduit lui-même le groupe chargé du poste de commandement, l'Adjudant Lefèvre celui qui doit mettre



(1) Grenades anglaises à charge d'explosif plastique modulable en fonction des besoins.

hors d'usage les deux appareils stationnés en bout de la piste d'envol à quelque distance de là. Si le premier objectif est anéanti et le bivouac incendié, le second ne peut-être atteint, le guide s'étant égaré dans le maquis. Par suite d'une contre attaque le groupe du sous-lieutenant perd un chasseur tué. Un de ses sous-officiers est blessé. L'ennemi laisse sur le terrain 3 tués sûrs et 2 probables ainsi que 8 blessés (fig. 3).

Une voiture transportant deux officiers allemands est interceptée le 24 par une embuscade tendue à la sortie du défilé de l'Insecca.

Diverses attaques sont menées à Sollastro, maison Pierragi; l'aérodrome de Casabianca ; la Gare de Puzichello ; l'usine hydroélectrique de la FORTEF à Agnatel.

Le 23, l'Adjudant Domangeot est chargé d'opérer un coup de main sur une batterie allemande installée à Pierragi. Transporté par des camions italiens il arrive avec son détachement au pied du moulin à 18 heures. A 21 heures 45 il entreprend sa mise en place par une marche d'approche discrète. A 3 heures 30 l'assaut est déclenché. Une quarantaine de grenades incendiaires sont lancées dans les tentes. La surprise a été totale. Le repli s'effectue sous les hurlements des brûlés. 30 hommes ont été mis hors de combat.

Toujours le 23, le sous-lieutenant Fournier intervient sur l'aérodrome auxiliaire de Casabianca (fig.4). Il opère sa mise en place le 22 dans l'après-midi transporté, lui aussi, par des camions italiens. A 19 heures 30 il est à 4 km du terrain. A 21 heures il entame sa marche d'approche mais les guides s'égarer dans le maquis où ils tournent en rond pendant plus de 4 heures. Finalement le sous-lieutenant entreprend une marche à la boussole et à 1 heure 15 se trouve à 500m de l'objectif. A partir de là les difficultés deviennent sérieuses, il y a 4 rangées de barbelés à franchir. A la 4ème un chasseur en s'accrochant dans les fils donne l'alerte. Les sentinelles ouvrent le feu et une patrouille contre attaque, le groupe doit décrocher. Le guide laissé à proximité de l'objectif a

disparu. Deux allemands ont été abattus et 8 blessés.

Dans la nuit du 24 au 25 le lieutenant de Ricquebourg intervient sur la gare Puzichello avec une section renforcée sous la conduite d'un guide (fig.5). A minuit cinquante le détachement est sur sa base de départ. En arrivant sur l'objectif il se heurte à des fils de fer barbelés qu'il faut rompre par de nombreuses et pénibles torsions. Le détachement a été fractionné en trois groupes chacun avec une mission bien précise. Celui du centre aux ordres directs du lieutenant est chargé des locaux, les deux autres doivent neutraliser les sentinelles en faction sur la voie. A l'approche des bâtiments l'un de ceux-ci s'avère éclairé, donc occupé. Discrètement le lieutenant tire les volets qui ne sont pas condamnés puis, après avoir brisé une vitre, lance une grenade dans la pièce qu'il accompagne d'une rafale de P.M. Les sentinelles ont été abattues comme prévu. Le détachement est de retour

à Chioso avant 6 heures. L'ennemi doit déplorer 12 tués et 6 blessés graves qui décèderont.

A Agnatel, le détachement du lieutenant Lamy secondé par le sous-lieutenant d'Arguillères entreprend l'attaque de l'Usine hydroélectrique de la FORTEF le 25 (fig.6). Le détachement est articulé en 4 groupes d'assaut et 1 de surveillance. Celui de Bonnelie de la protection au nord-est ; celui de Gambotti (patriote) de la surveillance de l'usine avec ses deux mitrailleuses Hotschkiss ; celui du sergent Tristch, du guet près du barrage. Le groupe de Cerruti se charge de l'usine. Enfin celui du lieutenant du contournement de celle-ci par le sud pour recueillir les fuyards. L'assaut général est déclenché à 14 heures 45 et se déroule comme prévu. Un véritable combat de rue est engagé mais presque aussitôt une contre-attaque allemande déferle sur le site en provenance du nord-est par un convoi routier précédé de deux véhicules blindés obligeant les « chocs » à se replier avec 1 tué et 2 blessés. L'ennemi laisse sur le terrain 20 tués et 10 blessés. Le détachement parvient néanmoins à incendier l'usine au cours de la nuit.

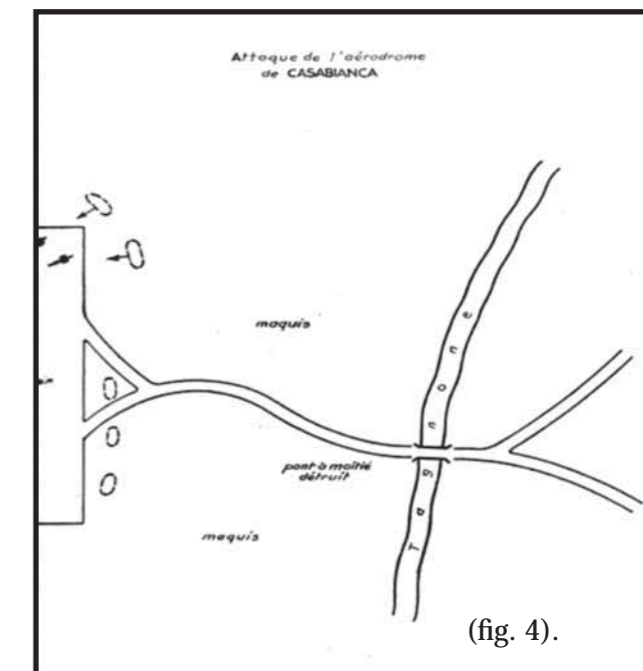
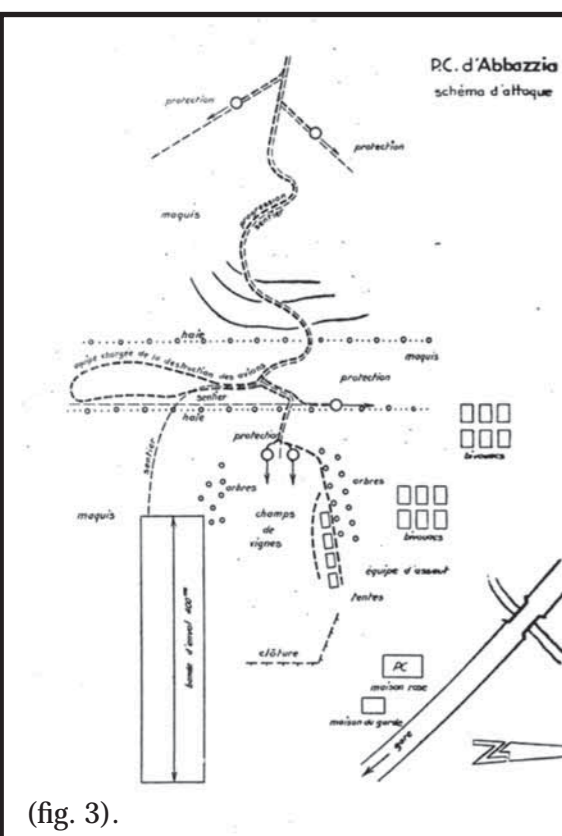
Le 24, le chef de Bataillon installe son Poste de commandement à Zicavo et des regroupements d'unités sont opérés en vue des nouvelles opérations projetées.

Du 25 au 28 septembre le nettoyage de la région de Ghisonaccia est entrepris. La 4ème compagnie qui opère dans la région d'Olivella, Antisanti, Chioso et Aleria reçoit l'ordre d'accroître les harcèlements sur la R.N 198. Elle devra pouvoir à la demande verrouiller cette dernière. Ses instructions lui sont apportées par le Lieutenant Torri. Divers contacts sont pris. L'opération de nettoyage ayant mobilisé l'ensemble du bataillon échoue en grande partie du fait que le blocage d'Aleria n'a pu être opéré à temps. Les difficultés de liaison et surtout le mauvais temps (pluies torrentielles) ont énormément contrarié les mouvements. Par ailleurs les mines allemandes ont causé des pertes sévères aux unités (7 tués et 17 blessés). Celles infligées à l'ennemi sont faibles : 3 tués.

À Loretto le 29 et effectue des reconnaissances dans la région d'Olmo-Casamozza. Sa deuxième section tombe dans une embuscade le 30, le patriote qui lui servait de guide est tué. Néanmoins la compagnie s'empare d'Olmo le 1er octobre (fig. 7)

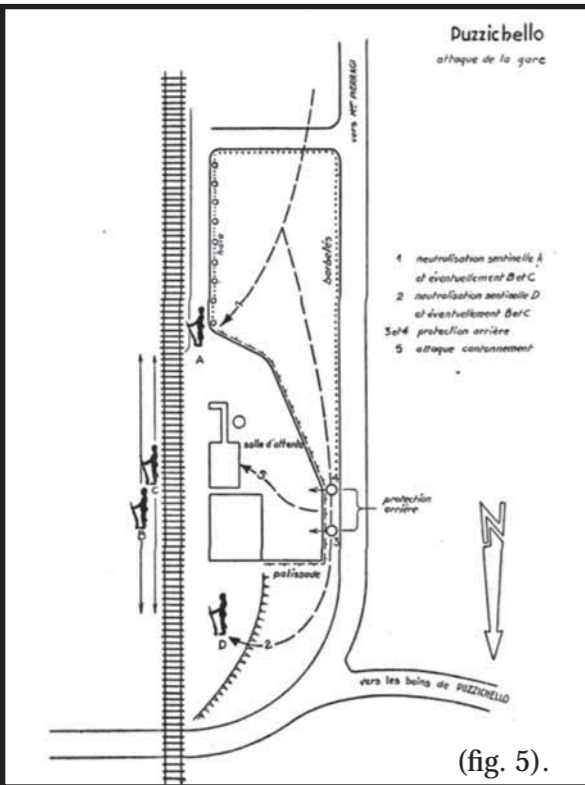
Du 29 septembre au 2 octobre des opérations de harcèlement sont menées au nord d'Aleria. Les compagnies reçoivent l'ordre de s'installer sur des positions adaptées : la 1ère à Pieve, la 2 à Ponte-Nuovo, la 3ème à Casta et la 4 à Morosaglia.

Préalablement aux opérations qui vont être entreprises dans ce cadre quelques actions positives ont été opérées ; par la section de Bernon les 27 et 28 contre une camionnette et un détachement de poseurs de mines ; par le Lieutenant Glavany contre un convoi dans la nuit du 25 au 26 et dans celle du 27 au 28 près de la gare de Vescovato ; le 28 contre un détachement sur la route y conduisant.



(fig. 3).

(fig. 4).



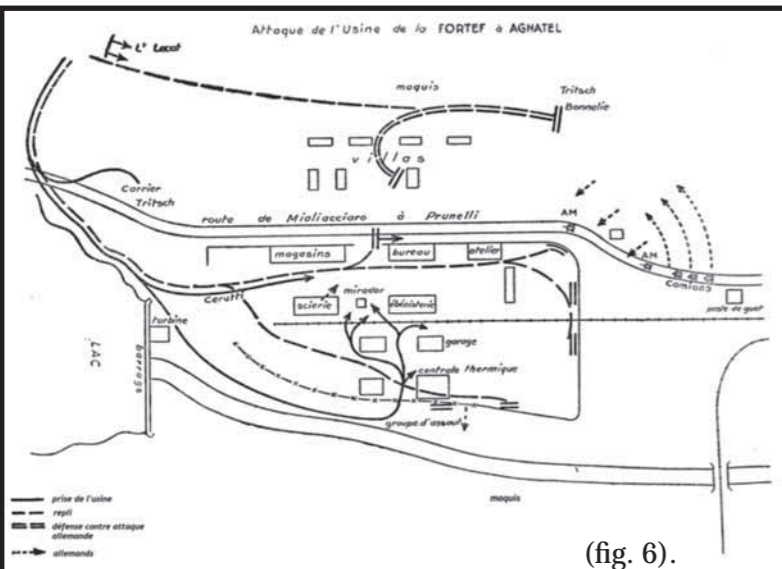
(fig. 5).

Dans le secteur nord, la 3^{ème} compagnie aux ordres du capitaine Manjot, après avoir pris contact avec les autorités italiennes et les patriotes locaux, dans la région de Saint-Florent, abandonne l'idée d'attaquer cette localité qui n'est tenue que par quelques travailleurs allemands. Une action envisagée sur Oletta-Olmetta est également abandonnée. Un coup de main est effectué en direction du carrefour de Patrimonio visant un poste radio. Il coûte la vie à l'Adjudant-chef de Préaudet (fig. 8).

La 2^{ème} compagnie du Capitaine Vincent arrive à Campitello le 29. Le 30 elle déloge les allemands du pont de Fontanone qu'ils abandonnent sans le faire sauter. Le 1^{er} octobre un coup de main est opéré sur un P.C aviation au château de Valleroso ; l'action est éventée, le détachement doit se replier. Il y a un blessé de part et d'autre. L'opération est reprise à 9 heures mais la patrouille contre attaquée doit également se retirer ; un allemand est tué. Entre temps un autre détachement effectue un coup de main dans le défilé du Lancone.

La 1^{ère} compagnie du Capitaine Thollot, arrivée à Piève le 29 septembre à 20 heures, trouve le défilé du Lancone occupé. Elle se dirige sur Biguglia en franchissant le Monte Rotto, au nord ; le 30 au matin elle est camouflée dans le maquis. Un élément est envoyé pour faire sauter le pont à 1,5km au sud de Biguglia

miné mais sérieusement gardé ; la charge est déposée dans une baraque contenant de l'essence et située à proximité de l'objectif (elle explosera le 1^{er} octobre à 10 heures mettant hors de combat 2 allemands).



(fig. 6).

A 15 heures le capitaine découvre une patrouille allemande. Elle est attaquée avec 2 F.M. 7 allemands dont un sous/officier se rendent. Deux mitrailleuses, des fusils, des pistolets et des grenades sont récupérés. Les allemands ont perdu 10 tués et 12 blessés.

Le 1^{er} octobre, lors d'un accrochage dans le défilé du Lancone les allemands perdent 3 tués mais la compagnie a deux blessés légers et perd 10 prisonniers (5 s'évaderont au bout de deux heures et 3 deux jours après). Dans la nuit du 2 au 3, à l'occasion d'une rencontre de patrouille les allemands perdent encore 2 tués et 2 blessés.

La 3^{ème} compagnie du capitaine Manjot est chargée de déborder le col de Teghime par le

nord. Elle part le 2 à 8 heures de Farinole pour Baretalli. Elle effectue trois coups de main dans la nuit sur un avant poste à Santa Severa, à Porticello et à Pietra Corbara mais les 100 hommes qui gardent ce dernier point, en éveil, ne peuvent être surpris.

Enfin les 3 et 4 octobre un certain nombre d'actions sont menées en relation avec l'opération conduite sur le col de Teghime, en direction de Bastia, par le gros des troupes débarquées où s'illustrent les goumiers marocains par la prise de haute lutte de ce point de passage obligé.

Depuis le 2, à midi, le P.C du Bataillon est installé à Saint-Florent. Le chef de Bataillon multiplie ses offres d'intervention mais seuls les détachements Manjot et Vincent participent à l'action sur Bastia. Le capitaine Manjot tente un coup de main sur les trois pièces de D.C.A de la marine de Sisco mais les allemands viennent de l'évacuer. Il s'achemine Vers Bastia où il entre à 6 heures 45. Le détachement rend les honneurs aux couleurs françaises hissées à l'Hôtel de ville une heure auparavant par le Goum du capitaine Then. La Corse vient d'être définitivement libérée.

Le bilan des actions du Bataillon de Choc pendant cette courte campagne de moins de 20 jours s'élève à 49 actions comportant entre autres :

- 14 attaques de convois ou de véhicules ;
- 4 attaques de cantonnements ;
- 2 attaques de postes de commandement ;
- 1 attaque d'aérodrome ;
- 5 embuscades importantes.

Ces diverses actions conduites sur l'ensemble du territoire de l'île ont eu un effet considérable sur le moral des patriotes et même sur celui des troupes allemandes comme l'ont rapporté les prisonniers évadés.

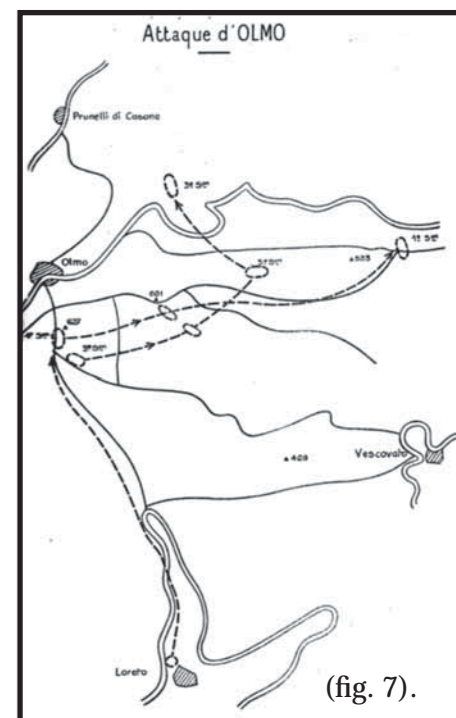
Les pertes allemandes s'élèvent à 179 tués certains, 194 probables et 40 prisonniers, soit 413 hommes au total. Les pertes matérielles sans être considérables n'en sont pas moins importantes :

- 38 véhicules, tous chargés ;
- 12 armes automatiques ;
- 3 mortiers ;
- 1 canon antichar ;
- 1 installation radio ;
- des vivres, des munitions et du matériel divers.

Les pertes du Bataillon sont relativement légères bien qu'étant en pourcentage les plus élevés des unités engagées, soit 9,5% de ses effectifs :

- 18 tués (dont 7 par mines) ;
- 37 blessés (dont 17 par mines)
- 8 prisonniers

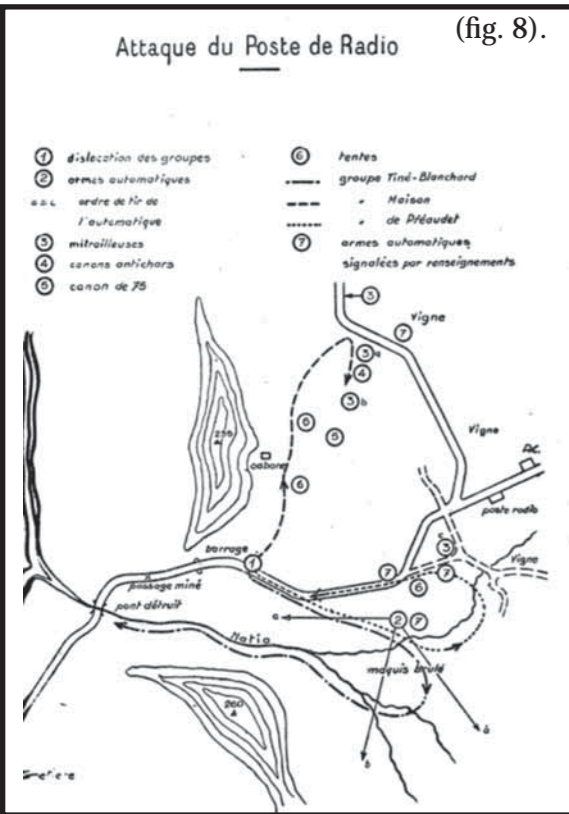
Pendant longtemps lors de nos réunions d'anciens du bataillon, nous



(fig. 7).

LE BATAILLON DE CHOC

EN CORSE EN 1943



avons évoqué non sans une certaine émotion, cette période, que nous y ayons participé directement ou non, car elle servit de « test » pour l'unité. La mise en œuvre au cours d'actions même parfois imparfaitement réalisées de nouvelles méthodes de combat alors révolutionnaires pour l'armée française allait faire école. Le général de Lattre fort intéressé par cette expérience allait donner au « bataillon » les moyens et l'occasion d'en réaliser bien d'autres, en commençant par celle de l'île d'Elbe qui fut un modèle du genre et entraîna son enthousiasme. C'est ainsi que les « Chocs » gagnèrent sa confiance qu'il leur conserva jusqu'au bout acceptant même de porter leur galon de « Caporal d'Honneur ».

Depuis les idées du chef de Bataillon Gambiez ont fait leur chemin : l'entraînement commando et le parachutisme, entre autres, ont été généralisés dans l'armée sous l'impulsion du général de Lattre. Même les innovations vestimentaires sont restées : port du béret, chemise col ouvert, manches retroussées, pour ne citer que celles-là.

Mais la plus belle réussite de l'époque fut bien celle de l'amalgame des patriotes corses qui furent si nombreux à rejoindre le bataillon sous l'uniforme. Au total 180 servirent sous son fanion parmi lesquels 63 tombèrent au champ d'honneur. Elle servit d'exemple un peu plus tard pour celle des Forces françaises de l'intérieur que décréta le général de Gaulle dès le 28 août 1944.



Le sous-marin « Casabianca » en baie d' Ajaccio, bâtiment de 1500 tonnes qui participa très activement à la libération de la Corse y accomplissant sept missions spéciales en 10 mois sous les ordres du Commandant l'Herminier (décembre 1942 à septembre 1943). Mis en chantier à Saint-Nazaire le 28 juillet 1930 il fut lancé le 2 février 1935 et admis au service actif le 1er janvier 1937. Il sera désarmé le 12 février 1952 et démantelé en 1956. Son kiosque exposé place Saint-Nicolas à Bastia en perpétue le souvenir.



Lumio, le 15 octobre 2014

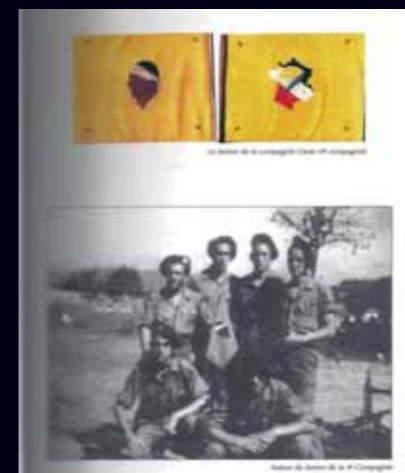
Neuville
Lieutenant-colonel (h)
Commandeur de la Légion d'Honneur
Docteur en Préhistoire

Bibliographie

Le BATAILLON de CHOC en action, de Staouéli (1943) à l'Alberg (1945). 1ère Armée Française - 1947 - Editions Gilbert, 132 Boulevard Saint-Germain, Paris 6ème. 465 pages.
GAMBIEZ (F) -Général - 1973 - Libération de la Corse, Hachette, 316 pages.
De LATTRE de TASSIGNY (J) -Maréchal - Histoire de la 1ère Armée Française, Editions Plon, Tome 1, 374 pages, Presses Pocket, 116, rue du Bac, Paris.
Nota : Les figures 1 et 2 sont tirés de livre du général Gambiez, les autres de l'ouvrage collectif « Le Bataillon de Choc en action ».

LISTE DES FIGURES

- 1) Les opérations du Bataillon de Choc (p.26)
- 2) Attaque de convoi à Fautea (p.27)
- 3) Attaque du P.C d' Abbazzia (p.28)
- 4) Attaque de l'aérodrome de Casabianca (p.29)
- 5) Attaque de la gare de Puzichello (p. 30)
- 6) Attaque de l'Usine de la Fortex à Agnatel (p.30)
- 7) Attaque d'Olmo (p.31)
- 8) Attaque d'un poste radio (p.32)
- 9) Le sous-marin « Le Casabianca » en rade d' Ajaccio (p.33)
- 10) Le Fanion de la 2° Compagnie du Bataillon de Choc (p.33)
- 11) Le Fanion de la compagnie des Corses (p.33)
- 12) La grenade Gammon (p.33)



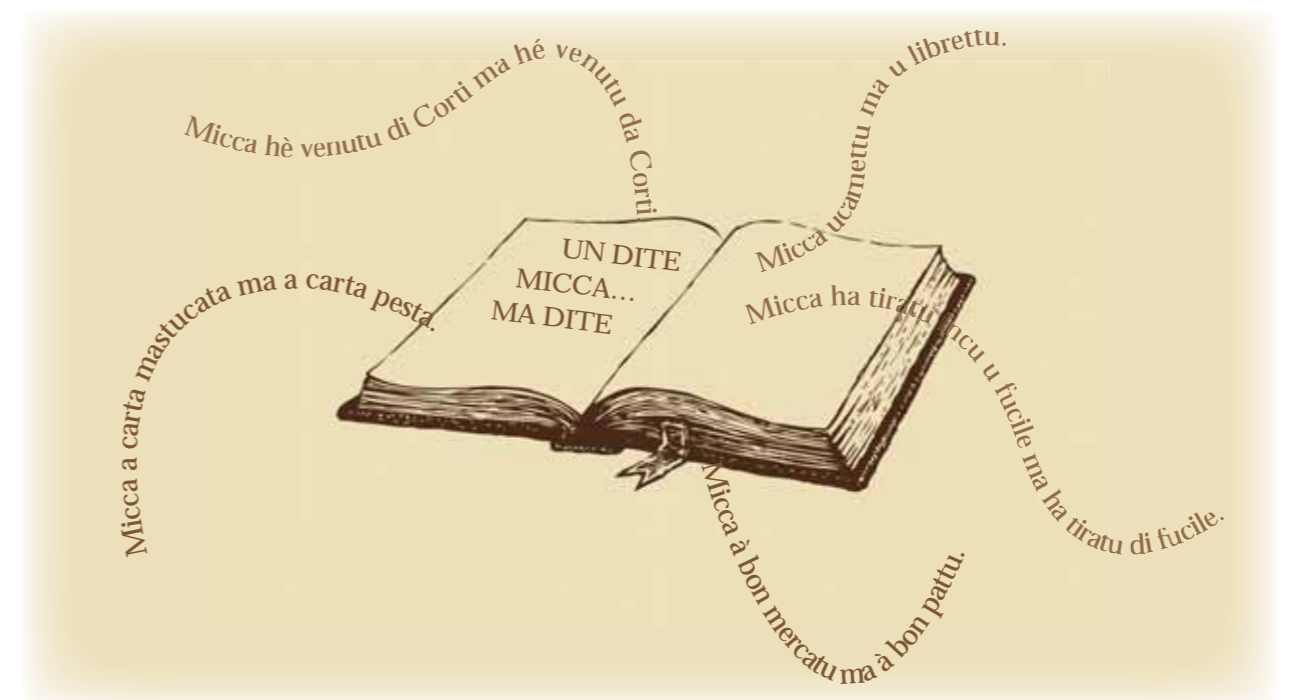
Lingua : UN DITE MICCA... MA DITE

PAR GHJUVAN NATALE COLONNA*

Un dite micca orosamente, ma dite ancu di grazia.
Micca malorosamente ma per disgrazia.
Micca ha fattu una falsa cuscia ma si hé scunciata.
Micca u lapinu ma u cunigliulu.
Micca a charcuteria ma i salami.
Micca u bulangieru ma u panateru.
Micca u buscieru ma u macellaiu.
Micca ha traversatu u fiume ma ha francatu u fiume.
Micca a langusta ma l'aligosta.
Micca a disenteria ma a currentina.
Micca hè venutu di Corti ma hé venutu da Corti.
Micca ha vindutu a prezzi bassissimi ma ha vindutu a straccia mercatu.
Micca l'arcu in cielu ma l'arcu balenu.
Micca passatevi un bon tempu ma scialatevila.
Micca i fasgioli verdi ma i fasgiolini.
Micca mi so fattu fotografià ma mi so fattu ritrattà.
Micca u carnettu ma u librettu.
Micca u martellu ma u picchettu.
Micca l'égouttoir ma u scolu.
Micca pila è faccia ma testa è gigliu.
Micca à bon mercatu ma à bon pattu.
Micca u turnante ma a girata.
Micca rigrettu ma mi dispiace.
Micca u cancer ma u cancaru.
Micca l'infarctus ma l'infartu.
Micca aghju a persica ma so d'attaccu.
Micca hè cascatu indè e mele ma si hè svenutu.
Micca l'aubergina ma a merzana.
Micca a sà per core ma a sà à mente.
Micca u remulore ma l'arrutinu.
Micca u tranchant ma u tagliu.
Micca a servietta ma l'asciuga manu.

Micca a senza ma a fortuna.
Micca a carta mastucata ma a carta pesta.
Micca u fucile à silex ma u fucile à scaglia.
Micca u duiesimu, u trèsimu, u quatresimu, u cinquesimu, u seiesimu, u settisimu,
ma u secondu, u terzu, u quartu, u quintu, u sestu, u settimu.
Micca a cuscia di névé ma u stratu di névé.
Micca a stella filante ma a stella falante.
Micca e strutture so state messe in piazza ma e strutture so state stabilité.
Micca ha durmitu à a bella stella ma ha durmitu à u celente.
Micca ha tiratu incu u fucile ma ha tiratu di fucile.
Micca fà u mercatu ma fà a spesa.
Micca u tufone di l'agu ma a cruna di l'agu.
Micca i Giuiffi ma i Ghjudei, l'Ebrei.
Micca u crepusculu ma l'attrechjata.
Micca face a vitezza ma marchja in furia.
E soprattuttu ùn dite micca « di st'articuletto je m'en torche » ma (se vo a pensate veramente)
« MI NE STOGHJU » !

**Article paru en 2014 « Journal de La Corse »*



ANDRÉ PISELLA

Photos : ANDRÉ PISELLA



La Corse fait partie des régions où les rites funéraires marquent encore profondément, le temps douloureux du deuil. Rites qui se perdent avec le départ de nos anciens.

Il est vrai que les funérailles ont bien changé depuis le temps du « grand père Brassens ». Les enterrements dans les villes sont bien différents de ceux des villages, où tous les habitants se sentent concernés. Si aujourd'hui la plupart des gens décèdent dans les hôpitaux où les maisons de retraite, dans nos campagnes, les familles vivaient, toutes générations confondues, dans la même demeure. Les anciens terminaient leur vie dans leur lit, chez eux.

A Lumio, dès qu'une famille était frappée par la disparition d'un des siens « u murtoriu » (le glas)

lugubre sonnait par le sacristain différent selon que le défunt, homme ou femme, annonçait le décès à toute la communauté villageoise qui se soudait un peu plus, on parlait plus bas, on évitait les rires, les jeux des enfants...

Dans la chambre du défunt, des cierges étaient répartis aux quatre coins du lit pour le « faire grandir » comme on me l'a souvent expliqué quand j'étais enfant. Je pense que l'expression voulait sans doute dire le « faire grandir » dans le royaume des cieux. Le prêtre venu donner l'Extrême Onction à la personne mourante, accompagné de « l'abbadinu » (l'enfant de chœur), portant le bénitier, revenait après le décès dire le Rosaire.

Les défunts reposaient sur leur lit dans une parure blanche, drap brodé recouvert d'un couvre lit damassé. Les sages-femmes du village ainsi que Dominique Casta qui non seulement faisait le forgeron, le maréchal-ferrant, le taxi et autres travaux domestiques avaient aussi la pénible besogne de les préparer et de les habiller. Les femmes étaient vêtues de la tenue noire traditionnelle qu'elles endossaient dès le premier deuil dans la famille, et les hommes de leur costume de velours noir. Les volets de la chambre étaient fermés, les miroirs recouverts d'un drap blanc ; sur la table de nuit « u luminellu » (une veilleuse) se consumait lentement. La chambre était plongée dans un silence glacial.

Les menuisiers du village, Orso et Dominique Manicacci son fils ou bien Antoine Grimaldi étaient appelés afin de prendre des mesures pour confectionner « a cascìa » (le cercueil) en pin, chêne ou châtaignier. Le couvercle, était plat ou bien rehaussé par un crucifix, quatre ou six poignées y étaient vissées. Le défunt était enveloppé dans un linceul blanc brodé qui faisait partie du trousseau des femmes.

Le soir venu, la famille, les amis et voisins se préparaient pour une longue veillée, accompagnant ainsi le défunt et ses proches en partageant leur deuil : les femmes récitaient le rosaire, d'aucuns pleuraient sans oublier les chants du traditionnel «Lamentu». Du café, du jambon, de l'acquavita, des figues, et du vin étaient servis à volonté durant cette veillée.

Le jour des obsèques dès que le glas sonnait, j'étais exceptionnellement autorisé à quitter l'école pour servir la messe, ce qui d'un côté me réjouissait de ne pas aller en classe mais me rendait bien triste de voir partir nos petits vieux qui m'avaient vu grandir et à qui je portais tant de respect. La confrérie qui jouait un rôle important au sein de la communauté lumiaise dont le prieur était Orso Manicacci prenait part aux enterrements et assurait des obsèques dignes pour les plus pauvres. Le cercueil porté par six confrères arrivait sur le parvis de l'église, accueilli par le prêtre puis installé sur le catafalque devant l'autel pendant qu'à l'extérieur tout le village embrassait la famille et présentait les condoléances. Des couronnes en perles ou en pierres de couleurs ou en verroterie étaient déposées au pied de l'autel ainsi que des arums ou des roses cueillis dans les jardins et en particulier celui de la famille Flach.

A l'église les femmes le « mandile » sur la tête se mettaient à gauche en rentrant, les hommes à droite, tous vêtus de noir. Au premier rang se trouvait le plus près du cercueil soit le veuf ou bien la veuve suivi des enfants et la famille proche. La messe dite en latin par le chanoine José Alberti était accompagnée par les chants funèbres des confrères, les émouvants « Libera me », et « Diu vi salvi Regina » en fin de messe. Les « incroyants » qui comme je l'ai entendu dire dans mon enfance n'étaient que des athées et la plupart des hommes restaient dehors assis sur la murette devant l'église en attendant la fin de l'office. Ce qui m'a toujours intrigué chez les hommes c'était cette petite chaîne jaunie par le temps qui pendait sur leur gilet pour se glisser dans une petite poche où je compris plus tard enfin qu'une montre gousset s'y trouvait.

Le corbillard attelé qui stationnait derrière la « Casazza » était une simple calèche très sobre peinte en noir, tiré par un mulot qui devait accompagner le défunt jusqu'à sa dernière demeure au cimetière de St Pierre. Une fois le cercueil posé sur le corbillard la longue procession démarrait. Le prêtre ainsi que l'abbadinu, moi - même à l'époque, portant le bénitier, précédaient ce corbillard suivi par la famille et les amis. Pour certains défunts le cercueil était porté à dos d'homme par les confrères jusqu'au cimetière. Puis bien plus tard la 2cv fourgonnette du menuisier Dominique Manicacci servit de corbillard.

Les femmes ne descendaient jamais au cimetière, coutume oblige, elles rejoignaient la maison de la famille pour la reconforter et faire du rangement. De la « Funtanella » jusqu'au cimetière le chemin bien chaotique secouait ce cercueil parfois dans des conditions plutôt burlesques.



L'inhumation se passait dans l'ancien cimetière autour de la chapelle St Pierre St Paul où des cyprès ornant le tombeau des Giudicelli s'élancent encore aujourd'hui vers le ciel dégagant une odeur particulière. Les fossoyeurs avaient préalablement creusé l'emplacement de la tombe ; le cercueil était déposé sur deux madriers au dessus de la fosse. Tandis que le prêtre disait une dernière prière et le bénissait, avec une corde on le faisait glisser lentement vers le fond dans un silence absolu. La famille, les amis faisaient un dernier signe de croix, jetaient une poignée de terre en signe d'adieu. Mais au moment de cette mise en terre une main me prenait par le bras afin de me soustraire à cette épreuve douloureuse pour la famille et traumatisante pour l'enfant que j'étais. Le cercueil enseveli, une simple croix en bois ou une pierre en granit était apposée à même le sol. Plus tard, en guise d'épithaphe une inscription où l'on pouvait lire le prénom, le nom, date de naissance et de décès du défunt et pour les familles les plus aisées un médaillon en porcelaine avec son portrait complétait le dépôt . La bénédiction religieuse était identique pour ceux qui possédaient une chapelle ou un tombeau.

Les funérailles terminées nous remontions au village, toujours à pied, et je rejoignais la classe si l'heure de la sortie n'était pas dépassée.



Marie- Madeleine Moretti sœur de Marguerite Ceccaldi

A partir de ce moment là, la famille prenait le deuil et les femmes gardaient le noir sur leur tenue vestimentaire jusqu'à la fin de leur vie.

Le repas de deuil réunissait toute la famille et aussi ceux qui venaient de loin. Il était préparé par différentes personnes du village; il avait lieu en principe toujours dans la maison du défunt et à midi. On racontait des épisodes de la vie du disparu parfois comiques, parfois tragiques, mais toujours dans le respect. Le menu se composait d'un bouillon de veau aux vermicelles, du veau aux olives vertes, du fromage avec du bon vin, mais pas de dessert.

Trente jours plus tard, après l'inhumation avait lieu la première messe d'anniversaire ainsi que la sortie de deuil où tout le village participait même si quelques inimitiés existaient entre le défunt et une famille.

Voilà, ainsi allait la vie avec ses moments de joie et de

tristesse ; les hommes retournaient au labeur, les femmes géraient les tâches ménagères, sans laisser voir leur chagrin pour le cher disparu.

A l'heure actuelle nous sommes loin de ces « funérailles d'antan », car elles se font à la « chaîne » et sont souvent expédiées surtout dans les grandes villes. Mais je pense que dans des régions de la France profonde les traditions doivent encore perdurer non seulement pour les funérailles mais aussi pour les mariages, baptêmes et autres et c'est à nous de transmettre ces coutumes à nos enfants, c'est un devoir de mémoire.

Remerciements : Mme Baptistine Brunini et Jean-Luc Savelli pour leur collaboration.



© reproduction Bernard Gouillard

EXTRAIT : CORSE- MATIN 04/ 2015 Lily Figari
Cf : FIORE È FIURE ÉDITIONS COLONNA
Photos : ANDRÉ PISELLA



Pour parler de cette magnifique et curieuse plante un livre entier ne suffirait pas tant son histoire est merveilleuse. En Corse, selon les régions, on lui donne un nom différent comme par exemple : luminellu taravellu, arbucciu, arbucciuolu, talavucciu, taravucciu, taravucciuolu, talbucciu, talavellu, biancafior, fiore di morti..... et la liste n'est pas exhaustive. En effet la tige sèche servait de flambeau dans les maisons, ou pour s'éclairer la nuit le long des chemins. Elle portait le nom de Luminellubien sûr ou de candelu, mais aussitirlu, zirlu, tiritulu, accendipipa, cirotta, etc.

Son nom Asphodèle viendrait du grec asphodelos qui signifie « fer de pique », sans doute à cause de la forme de ses feuilles. L'asphodèle (du genre masculin) est une plante qui fait surgir ses hampes magnifiques sur les bords de nos routes, mais qui, parfois, recouvre des champs entiers. De la famille des Lys, c'est un véritable chef- d'œuvre de la nature. Il fleurit au printemps et disparaît en été, mais

lorsqu'il lance vert le ciel ses hampes de longues feuilles qui se couvrent de petites fleurs blanches on sait que Pâques est là. Une autre de ses particularités est étonnante et confère l'asphodèle une beauté spéciale. On constate, en effet, sur le même épi, des fleurs en fruits, des fleurs fanées puis des fleurs épanouies et tout en haut des boutons de fleurs....les uns au-dessus des autres. Magique!

L'asphodèle est couverte de mythes et de légendes.

Et de fait son histoire est en effet magique. Pour les Grecs, « la plaine des asphodèles » était peuplée par les âmes des mortels qui avaient mené sur terre une existence dissolue. Elles étaient condamnées à y demeurer éternellement sans pardon, une sorte de compromis entre l'enfer et le paradis. Pourtant dans ma mythologie, aussi bien grecque que romaine, il était l'emblème de la résurrection et, comme la croyance populaire a la vie dure, certains l'assimilent encore de nos jours à la Résurrection du Christ : c'est la fleur de Pâques.

A l'inverse, Homère dans l'Odyssée, l'associe aux Champs- Elysées, le séjour heureux des héros et des âmes vertueuses, étendus sur des lits d'asphodèle dans une douce harmonie.

Purgatoire d'un côté, paradis de l'autre.

En Corse, on utilisait ses feuilles pour rembourrer des selles des ânes et des mulets ou pour la confection des matelas, la plupart du temps, dans les pagliaghji. Les mazzeri y puiseraient leur puissance, la légende dit qu'ils se battaient parfois entre eux avec des hampes d'asphodèles. Il n'y a pas si longtemps on confectionnait des croix censées favoriser les récoltes. On l'utilisait contre les verrues, ses racines épaisses sont comestibles. Plutôt

âcres quand on les consomme crues, leur saveur est sucrée une fois cuites. Leur valeur alimentaire est sensiblement la même que celle des pommes de terre, cuites à l'eau ou encore

sous la cendre. En 1854 on disait de lui, qu'il était « appelé à devenir une des plantes que l'industrie exploitera le plus utilement ». Un membre de l'institut, avait rendu compte à l'Académie des Sciences des expériences faites pour apprécier l'alcool tiré de l'asphodèle,

qu'il assurait « excellent », préférable à celle de la distillation du vin ... et il y a encore beaucoup à dire et peut-être même à découvrir. Protégeons-le et surtout admirons- le au-delà de ses puissants symboles ésotériques.



M'ARRICORDU

Oghje tumbemu u porcu !!!
Où (en français) une journée de cochon

PAR ANDRÉ SAVELLI

Il n'y a pas si longtemps, (1950 - 1955), Lumiu était une petite communauté agro pastorale, vivant pratiquement en autarcie, et où le mot solidarité était une réalité. On se souvient des magnifiques petits jardins, « l'orticelli », qui cernaient le village, le chant des coqs marquant le début de la journée, le caquètement des poules en liberté dans « i chjassi », les ruelles, les récriminations des ânes réclamant leur pitance ! Et aussi, un peu en retrait, des maisons, les nombreux « casarelli », enclos où l'on gardait les cochons, « i porchi » ! En effet rares étaient les familles qui n'élevaient pas leur cochon. C'est ce "personnage" qui va nous intéresser, « U porcu », pièce centrale de la vie familiale ! On en mangeait toute l'année de différentes façons. Chaque famille engraisait donc son cochon, ou plusieurs.

On se le procurait grâce à la solidarité villageoise, ceux qui avaient une truie pleine, « una lovia », donnaient les petits aux amis, aux voisins, on pouvait aussi les acheter au maquignon qui passait en début d'année.

Placé dans le casarellu, le cochon allait y passer huit à neuf mois. Le casarellu, enclos souvent en pierres sèches, rudimentaire, au sol parfois dallé afin de permettre son nettoyage, dans lequel se trouvait une auge « a tròvula » pour la nourriture, et un récipient pour l'eau.

On dit "sale comme un cochon" peut être ! N'empêche que le casarellu devait être nettoyé souvent, à grands coups de seaux d'eau qui évacuaient la saleté à travers un trou dans le mur et se déversaient tout simplement dans le champ voisin... Dès son entrée dans le casarellu le sort de l'animal était scellé !

Il devait grossir, engraisser, pour arriver à son



meilleur poids au début de l'hiver. Pour cela tout était bon, le son (reste des céréales après leur transformation en farine) qui, mélangé à de l'eau, était la base de son alimentation. On lui servait aussi le petit lait, « u seru », que l'on allait chercher chez les bergers. En été il avait droit aux figues de barbarie, mais aussi, tout au long de l'année, aux déchets consommables de la maison, épluchures, pain, eaux grasses... Le temps venu, aux premiers jours de décembre (parfois fin novembre) les visites au casarellu s'accéléraient ; il fallait évaluer le poids de la bête (pas trop maigre, pas trop grasse !) certains avaient l'œil !

Et l'on fixait le jour où ce serait la « fête » au cochon ! Fête familiale et du voisinage car tout le monde participait, chacun et chacune ayant un rôle bien défini. La veille les enfants faisaient provision d'immortelle, « murza », et de cistes qui serviront à brûler les soies. C'est enfin le jour ! Au petit matin chacun est à sa place ! On allume le feu ! On met l'eau à bouillir ! Les hommes préparent les cordes qui vont immobiliser la pauvre bête, et on va la chercher. Ses hurlements s'entendaient certainement de Calvi à Algajola... Le « tueur » aiguisé son couteau, ils sont peu nombreux ces « spécialistes » : Anto Luvighu, Ghjuan Luca, Dumenicu Casta... En effet, il fallait savoir où trouver non pas le cœur mais l'artère (aorte) qui permettra au sang de s'écouler le plus longtemps possible, celui-ci étant recueilli dans un récipient et battu sans arrêt par une femme, afin d'éviter sa

coagulation et mis aussitôt au frais en attendant d'être mis dans les boyaux.

La carcasse est ensuite suspendue par les pattes arrière à un gibet ou à une grosse branche d'arbre. Des poignées d'immortelle enflammées vont brûler les soies qui sont raclées au couteau. Éventuellement on termine son nettoyage, en la lavant à l'eau bouillante. Aux environs de dix heures, la maîtresse de maison offre « u spuntinu », le casse croûte.

Après cette pause, la découpe peut commencer ! Le corps de l'animal est ouvert de haut en bas, les viscères, « a trippa », sont récupérées par les femmes qui se dépêchent d'aller les laver à l'eau courante des ruisseaux tout proches (A Padulella, U Riu, Ponte Bambinu, À Funtanella). Pendant ce temps le dépeçage continue, chaque morceau a sa destination propre, les cuisses et les épaules feront les « prizuti », les filets les « lonzi », l'échine les « coppe », les côtes « e coste » seront salées et fumées, les travers deviendront « a panzeta », les bajoues « a bulanghja », on récupère la tête pour le fromage de tête, « u formagliu di porcu », les pieds sont cuits avec la tête, et mis à part pour être mangés froids en vinaigrette !

On arrive à la fabrication de la charcuterie « fine ». La viande et une partie du gras sont passées à la moulinette (grosse grille). Salé, poivré, ce mélange servait à la confection des saucisses « e salcicce », le foie et les poumons auxquels on ajoute un peu de viande vont nous donner nos fameux « figatelli ». Les « lonzi » et les « coppe » sont « emboyautés ». Rappelons que mis à part les figatelli, toutes ces bonnes choses ne seront consommées que dans cinq ou six mois voir plus tard !

Dès que les boyaux sont propres, on prépare les

boudins « i sangu » boyaux remplis de sang épicé, aromatisé, immédiatement ébouillantés. Ils sont consommés rapidement, souvent le soir même, car difficiles à conserver. « Dans le cochon tout est bon » sauf la rate et les ongles. « E panne », la ceinture abdominale, où se concentre la graisse sont tranchées en larges bandes et mises « a strughje », à fondre, pour récupérer « u struttu », le saindoux.

Chaque pause est festive ! À midi, les petits bouts de viande récupérés, « i stranci » sont frits et servis à l'apéritif ; le repas qui suit est traditionnel. Le soir était l'occasion de déguster « u ventre » ou « a mula », estomac farci de blettes et de poireaux sauvages, très épicé, bien arrosé par le vin de la vigne du propriétaire (qui souvent était une bonne petite piquette !).

Le tout se terminant par une bonne « acqua vita », et les chants des paghjelle, des chiami e rispondi qui se prolongeaient tard dans la nuit.

Le lendemain le maître de maison suspendait toute sa charcuterie dans la cuisine, ou la cave, afin que la fumée du « fucone » termine en (beauté) cette fête du cochon.

Comment ne pas regretter cette époque, ces moments de fraternité, d'amitié, de solidarité !

Comment ne pas regretter le goût perdu de ces charcuteries de famille qui n'ont rien à voir avec la charcuterie industrielle (made in china) et que l'on trouve désormais tout au long de l'année !

Alors...journée DE cochon ou journée DU cochon ???

* Avec l'aide de mesdames Josette Orsini, Paqui Pizio, Betty Chiocca, Françoise Moretti, Marinette Cubells Savelli, Titine Brunini & messieurs Maxime Vuillamier, Robert Coletti et Pierre Neuville.



OBJETS DU XX^e



Nécessaire à injection



Poire à lavement pour adultes

CURIOSITÉS DU XX^e SIÈCLE Objets de la collection privée de Paul - Marie FANUCHI



Poire à lavement pour enfants

REMERCIEMENTS

Le C.E.R.H.L. TIENT À REMERCIER

Ses membres d'honneur pour leur parrainage

M. SUZZONI Etienne

Maire de Lumiu

M. SANTINI Ange

Maire de Calvi

M. GUGLIELMACCI Jean

Conseiller Général du Canton Calvi-Lumiu

LES INSTITUTIONS POUR LEUR SOUTIEN MATÉRIEL

La Collectivité Territoriale de Corse

La Municipalité de Lumiu

Le Conseil Général de Haute-Corse

Les adhérents, membres de l'Association
ayant participé à l'élaboration de ce bulletin.

*Les opinions émisent dans les articles n'engagent que leurs auteurs.
Le C.E.R.H.L. ne saurait en être tenu pour responsable.*

LES PUBLICATIONS



N° 1 - 2005



N° 2 - 2006



N° 3 - 2007



N° 4 - 2009



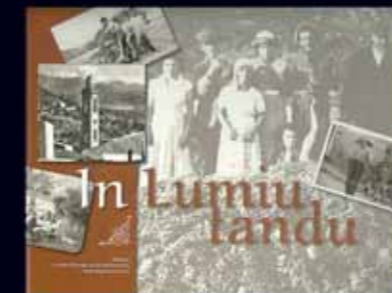
N° 5 - 2010



N° 6 - 2011



N° 7 - 2012



2009

In Lumiu tandu
1884 - 1960

Un ouvrage ethno-photographique sur Lumiu.
Sous la direction de M. Michel Claude Weiss
150 pages - 365 photos
Édition Albiana - 20 €



2015

In Lumiu tandu
1880 - 1998

Un ouvrage ethno-photographique sur Lumiu.
Sous la direction de M. Michel Claude Weiss
158 pages - 302 photos et documents
Édition Albiana - 20 €

CERCLE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES HISTORIQUES DE LUMIU

L'AGHJA D'OCCI
AIRE DE BATTAGE D'OCCI



PAULO MOUTIN

29 chemin de Salducciu
20260 Lumiu
Tél. : 04 95 60 61 46
06 80 45 82 66
cerhl.lumiu@wanadoo.fr
cerhl.blogspot.com

Editeur : C.E.R.H.L.
Conception et création graphique
Imprimerie Bastiaise
Achevé d'imprimer en juillet 2015
par l'Imprimerie bastiaise

Bulletin N°8 - Prix : 10 €
Dépôt légal juillet 2015
N°ISSN : 2103-8961